

LE PLUS GRAND
HEBDOMADAIRE
DES FAITS DIVERS

7^e Année — N° 316

1 fr. 50

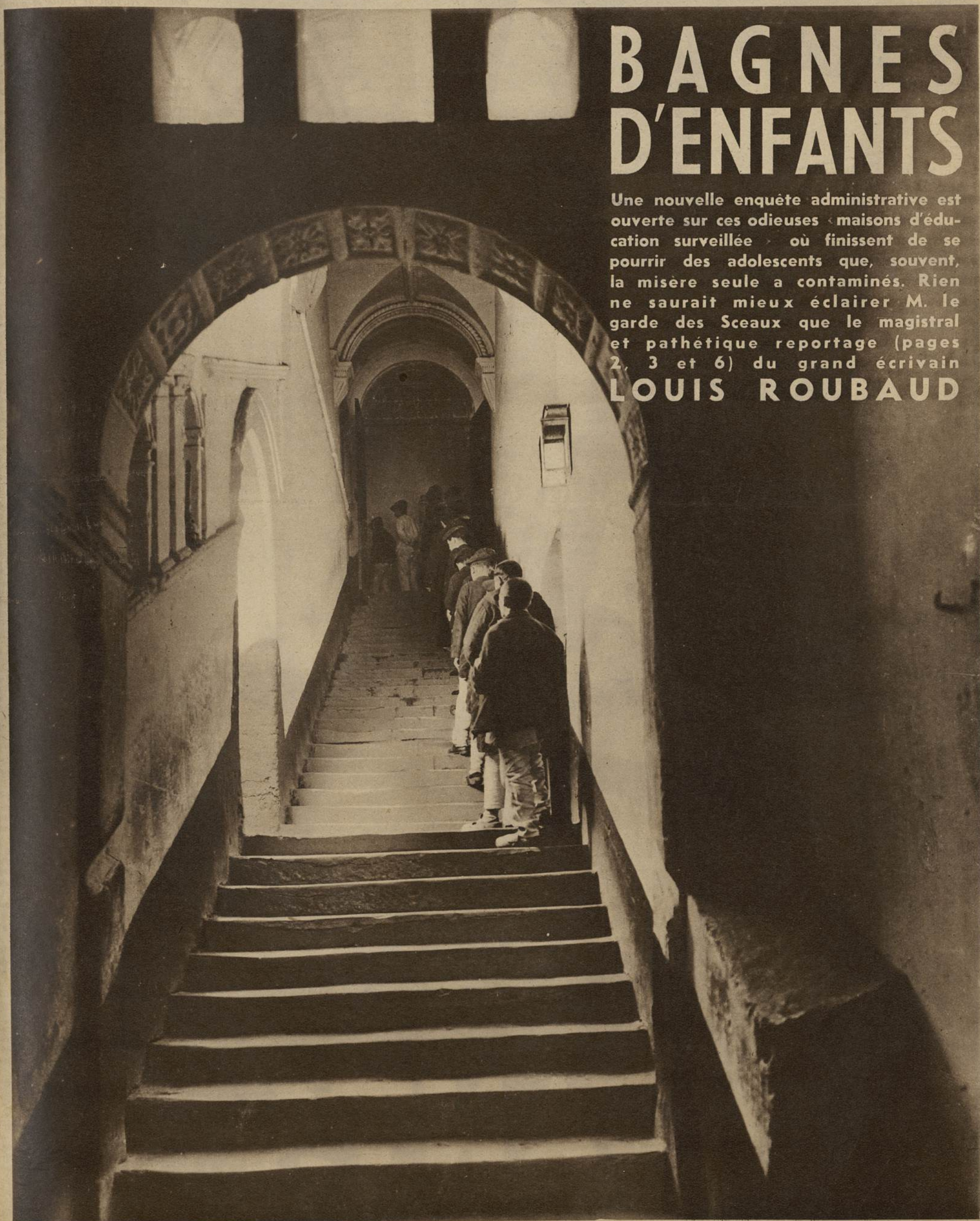
16 PAGES

Tous les Jeudis
15 Novembre 1934

DETECTIVE

BAGNES D'ENFANTS

Une nouvelle enquête administrative est ouverte sur ces odieuses « maisons d'éducation surveillée » où finissent de se pourrir des adolescents que, souvent, la misère seule a contaminés. Rien ne saurait mieux éclairer M. le garde des Sceaux que le magistral et pathétique reportage (pages 2, 3 et 6) du grand écrivain **LOUIS ROUBAUD**



BAGNES

A Monsieur GEORGES PERDRE

Ministre de la Justice

Monsieur le Garde des Sceaux,

Vos services étudient une réforme des services d'Education Surveillée. La réforme adressée aux directeurs de ces établissements révèle des intentions paternelles et désire mettre, au service de la Justice, la pitié.

Je ne peux croire pourtant qu'aucun progrès profond soit obtenu, après tant d'années, les mesures, d'ailleurs excellentes, qui ont été prises : spécialisation du personnel, augmentation du nombre des instituteurs, développement des ateliers d'apprentissage.

La honte (le mot, je vous l'assure, n'est pas, je ne l'écris pas en sectaire), la honte des bagnes d'enfants subsistera aussi longtemps qu'il y aura péle-mêle dans les mêmes établissements hypocritement maquillés en écoles, des monstres relevant de l'asile et d'innombrables enfants sans famille, les uns et les autres, tous confiés à de malheureux instituteurs tremblant et rageant. Ceux-là risquent, pour un mauvais salaire et la peur d'être renvoyés, d'être, intellectuellement, moralement, aptes au rôle d'éducateurs, mais ils restent leur seule sauvegarde. Incapables de cerner entre les fauves instincts et les révoltes de ceux qu'on ose appeler des « pilles », ils stimulent la délation, la vengeance, imposent la souffrance. La sévérité ou répressive par laquelle ils tentent de discipliner, déforme parfois leur caractère, les rend plus cruels. Certains d'entre eux deviennent à leur tour de véritables fous.

Au-dessus d'eux, le personnel de l'administration et d'enseignement, toujours intelligent et dévoué, apparaît sa fonction. Mais il ne la peut remplir avec de mauvais collaborateurs.

Ce sont des directeurs, des administrateurs, des instituteurs qui m'ont renseigné sur la situation dont ils demeurent les témoins impuissants. Ils m'ont dit ce qu'ils n'osent vous dire.

Je crois donc que vous n'apprendrez rien de nouveau, puisque vos prédécesseurs ne l'ont pas apprise, si vous la cherchez dans les rapports d'inspection, les débats de commissions, les motifs si vous l'attendez d'une enquête officielle.

Des enquêtes sincères ont été faites, des conclusions ont été écrites. J'en connais au moins deux dont je peux garantir non seulement la bonne foi mais la rigoureuse exactitude. L'une, menée par mon ami Henri Lemaître, a été publiée, il y a trois ans, ici même, dans la librairie sous le titre *Enfants de la Justice* ; c'est un beau livre douloureux, poignant témoignage... L'autre : *Les enfants de la Justice* est parue en 1925 ; j'en suis l'auteur, mon honneur je vous jure, Monsieur le Garde des Sceaux, qu'elle ne contient pas un mensonge. Tous les établissements que j'ai visités m'avaient été ouverts par le directeur de l'administration pénitentiaire et je dois mentionner leurs documents à l'indignation de quelques fonctionnaires de la Justice qui m'avaient demandé de ne les pas découvrir. J'ai vu et entendu, contrôlé et confronté, je n'ai retenu que des faits certains, indéniables.

L'émotion publique avait alors déterminé votre prédécesseur à nommer une sous-commission de réforme. Qu'a-t-elle obtenu ? Elle a changé quelques dénominations, ajouté ou retranché quelques paragraphes du règlement. C'est l'esprit et non la lettre de l'institution qu'il faut réformer.

Les pupilles placés par l'Assistance Publique chez de durs patrons et qui ont commis des crimes s'évadent à un incident à la liberté surveillée ne veulent plus être confondus avec les autres, les vicieux, les déments. Ils réclament des maîtres, non plus des gardiens ; des écoles, plus des prisons. Mais il ne suffit pas de leur donner des mots au fronton des maisons pour les transformer en asiles de bonté. Le personnel de surveillance est entièrement insuffisant et doit être entièrement reconstitué.

Pour vous convaincre, Monsieur le Garde des Sceaux, je vais ajouter un chapitre tout à fait à ma vieille enquête. Voulez-vous entrer dans mon ami René Malo dans l'intimité qu'il a de l'enfer ?... Suivez-moi, suivez mon camarade, jetez à la corbeille les longs rapports noirs d'encre, lisez simplement ces quelques lignes rouges :

NOTRE MÈRE PUBLIQUE : L'ASSISTANCE PUBLIQUE

RENÉ Malo est descendu dans la cour par l'escalier de service. Il a failli naître dans la cuisine, mais c'est Germaine, la veille, qui a préparé le dîner.

— Mais vous êtes souffrante, ma chère ?

— Oh ! ce n'est rien, je demanderai simplement à Madame de monter tout de suite pour me coucher.

— Allez, allez... Voulez-vous qu'on vous fasse une tisane ?

— Madame est bien aimable, je n'ai besoin de rien.

Le bébé Malo n'aurait pas eu de la peine à respirer dans la chambre de sa mère si Germaine n'avait été surprise par sa voisine comme elle se trainait, avec son bébé, de l'eau encore vivante, vers le trou où elle voulait enfouir.

Héritière des parents inconnus, la Mère publique, l'Assistance, destine les enfants à l'agriculture... René fut placé au village d'autres garçons qui avaient de leurs familles des taloches et des baisers. Faute de famille, il ne lui restait que les taloches. Ses patrons n'étaient pas méchants... pas bons non plus ! A treize ans, il s'en va par les champs, par les bois, un gendarme le ramène : premier incident. Deuxième incident. Au troisième, il est de vol — il a pris seize francs pour sa route — il est conduit à la Roquette, la voiture cellulaire le transporte au Quai de l'Orfèvre, il est jugé dans un petit prétoire obscur, devant quelques avocats et quelques patronnes, par un tribunal automatique.

Comment attendre le libre épanouissement d'un cœur d'enfant, quand le corps se flétrit à l'ombre des barreaux de la cage !

D'ENFANTS

S PER...
Justice...
Monsieur l'avocat de la République ?...
M'en rapporte sagesse tribunal...
Maitre ?
M'en rapporte sagesse... etc.
Acquitté... sans discernement...
Le président, d'un regard, interrogeait les
représentants des œuvres...
Trois incidents, c'est beaucoup, réflé-
chit une salutiste !
Oui, c'est beaucoup, opina un pasteur !
Alors, conclut le magistrat... Alors,
Saint-André ? (1).

Et il précisa :
— Confié maison éducation surveillée jus-
qu'à sa majorité.

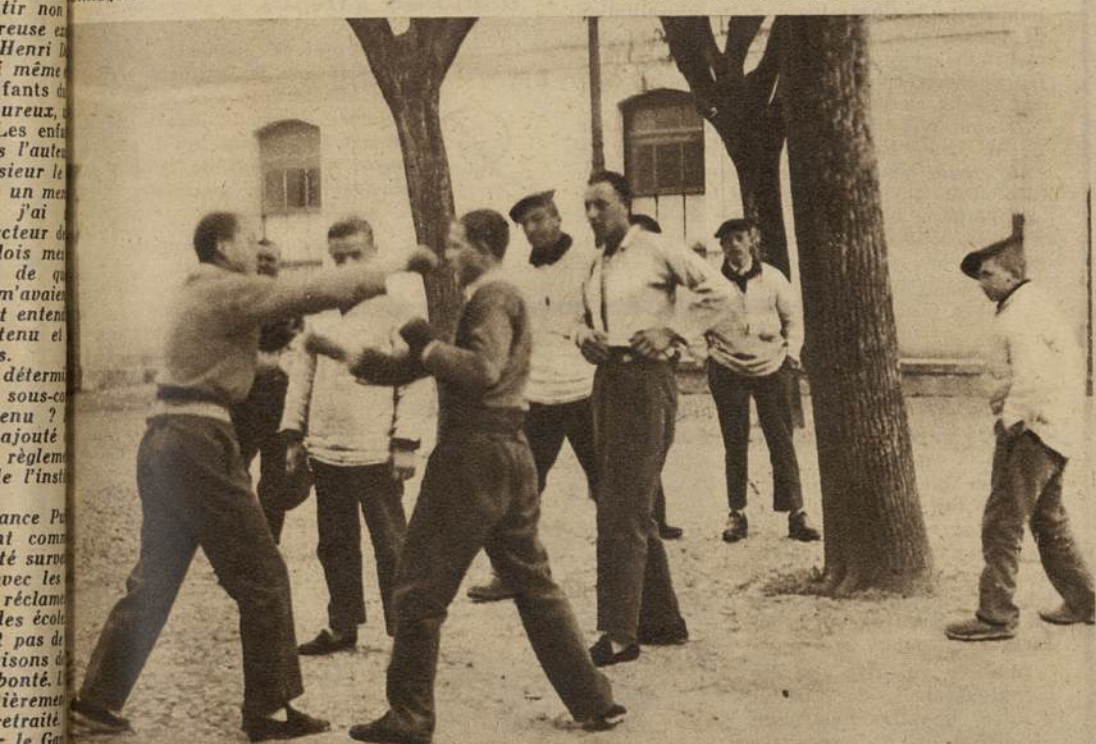
UN ADOLESCENT CRAINTIF...

René avait atteint sa seizième année.
Était-ce un mauvais garçon ? Comment le
savoir ? On n'avait, jusqu'ici, jamais éprou-
vé son cœur. Elevé hors foyer, hors ten-
dresse, il était créé pour servir. Né servi-
teur, fils d'une servante par l'imprudence
et le goitre d'un fugitif inconnu, au hasard d'une
escapade dominicale, il se fût accommodé
peut-être, à défaut de parents, de patrons
moins après...

Un adolescent bourgeonnant, de l'âge in-
certain, gauche, craintif, le regard bas, le geste
perpétuelle défensive, malingre malgré
la culture physique de la ferme, les mains
minces quoique gercées, calleuses, tel était le
n° 2.027 à la Roquette, qui fut, un jour de
printemps, au mois de mai, transporté de
Paris en Touraine dans la colonie de Saint-
André, sous le n° 4.394. (1)

N'attendez pas de ce héros une extraordi-
naire aventure. C'est la plus banale au con-
traire, la plus courante, René Malo repré-
sente le destin moyen des milliers de pu-
illes qui ont vécu, vivent et vivront dans
les Maisons d'Éducation Surveillée.

(1) Pour conserver en cette relation la stricte vé-
rité des faits, j'ai dû imaginer les lieux et les per-
sonnages.



Dans la cour, sous l'œil des « gaffes », des exercices physiques sont tolérés, mais il arrive parfois, à propos de quelque rivalité infâme, qu'ils dégénèrent en pugilat.

LA MAISON MODÈLE

Près de La Ferté-Beauclair, joli village en
paix dans la campagne prospère, s'élèvent
les bâtiments de Saint-André, une caserne in-
cuisin, industrielle et agricole commandée par un
château du Premier Empire. Installation
modèle que peut admirer le visiteur (minis-
tre, fonctionnaire ou journaliste autorisé).
D'abord un parc aux allées de gravier fin,
pelouses tendres, corbeilles fleuries. Ensuite
des ateliers : la forge où sonnent les mé-
taux, ronflent les flammes ; la cordonnerie
aux marteaux sourds ; la ferblanterie aux
bains d'argent ; la scierie crissante, parfumée
à la poudre de bois ; la lingerie silen-
cieuse... Enfin une belle ferme avec ses dé-
pendances : écuries, garages, étables, por-
cheries, basse-cour, ses mécaniques à re-
tourner le sol, à couper et lier la moisson, à
écraser la récolte dans les cuves... Et, tout
autour, la terre laborieuse, un paysage recti-
ligne de blé, de seigle, de vigne et de pâtu-
rage.

— Mes compliments, Monsieur le Régis-
trateur... Mes compliments, Monsieur le Direc-
teur... Mes compliments, mes chers enfants !
Le petit Malo, fidèle à son destin, n'était
pas entré par la cour d'honneur. On le con-
duisit néanmoins au château, dans l'aile
réservée aux appartements du Directeur,
pour y être présenté à M. Grandet.

Celui-là, assis devant son bureau, feuille-
tait le dossier du nouveau pupille. Il tirait
distraitement sa barbe blanche pour la
quelle les colons, sans imagination ni ma-
lice, l'avaient simplement surnommé le
Bouc. Il atteignait doucement l'âge de la re-
traite, un peu las, sceptique, désabusé. En-
tre un parti pris de douceur au début de sa
carrière et, par réaction, un parti pris de
dureté, il s'était résigné au moyen terme,
sans cesser d'être dupe dans tous les cas...
Il toussota :

— Hum !... pas fameux... Vous êtes une
forte tête, paraît-il ?
— Non, m'sieu le Directeur...
— Ici, nous ne gardons pas les fortes
têtes... Nous les envoyons à Belle-Ile, monter
les sacs de sable sur la falaise...
Car il faut souligner que Saint-André est
la plus familiale et indulgente, entre toutes
les Maisons d'Éducation Surveillée.

TU TE METTRAS AVEC QUELQU'UN

Classé parmi les gringalets après la visite,
René fut affecté à l'atelier de couture dont
le chef, M. Boca, avait une réputation terri-
ble. Celui-là s'était donné, d'abord par atti-
tude, un caractère irritable, subitement fu-
rieux de tout et de rien, transformant en
cataclysme le plus banal incident. Une pai-
re de ciseaux tombée équivalait à un trem-
blement de terre... Le silence absolu qu'il
exigeait n'étant jamais troublé, il cherchait
dans un geste, un souffle, une toux, l'infrac-
tion à la règle qui lui permettait de devenir
écarlate et de hurler d'abominables mena-
ces. Les malfaçons dans les travaux d'ai-
guille offraient cent fois par jour de bons
prétextes à sa fureur ; il distribuait alors
les punitions avec une sorte de soulagement
intérieur et, s'il avait pu envoyer pour
quinze jours l'un de ses apprentis au quar-
tier de discipline, il avait bien quinze
minutes de bonne humeur.

— T'es un garçon ou une fille ? demanda
M. Boca au nouveau.

Il examina René.
— Ils ne me donnent ici que des fillettes,
des morveux !... Ça vient chialer ici et s'éva-
nourir...

En effet, René Malo, épuisé par le voyage,
avait eu un éblouissement... Bompard, le
moniteur qui le conduisait à l'infirmerie,
apitoyé par son inexpérience, se hâta de
l'avertir.

— Ecoute bien : si tu veux pas y passer,
tu te mettras avec quelqu'un au chiqué. J'ai
ton homme, un poids lourd : il s'appelle
Guirec. Il n'en est pas et il te foutra la paix.

Presque tou-
jours, la « mai-
son d'éducation
surveillée » offre
l'aspect d'une ca-
serne agricole.

cialités clandestines de l'atelier de ferblan-
terie. Elle a des formes variées (lime, bu-
rin, boîte cassée...), c'est un bout d'acier
trempé. Avec le silex que l'on ramasse en
se baissant et un morceau de chiffon brûlé
en guise d'amadou, on obtient la précieuse
braise.

René, un peu ahuri, avait été présenté à
Guirec, un Breton musclé, aux yeux bleus,
bas de front, large d'épaules, un vrai caïd
qui l'avait tout de suite pris sous sa protec-
tion.

— Il perd pas de temps, le môme, mar-
monna près d'eux une voix ronchonne !
C'était Potier, dit Bébert, un gars athlétique,
aux cheveux roux.

— Si ça ne plaît pas à quelqu'un, il peut
me le dire, lança Guirec.

Mais Bébert s'avança, conciliant. Les mi-
nutes de récréation sont trop rares et pré-
cieuses pour être dépeçées en palabres. Sur
la cour il faut condenser une journée
entière en un quart d'heure, brusquer les
négociations, parler net et brutal.

— Voyons, dit Bébert, tu es le premier,
j'admets... Mais tu n'en fous rien !... Si tu
n'aimes pas ça, n'en prive pas les autres...
Alors, quoi ? Topons-là ! Je t'achète ton gi-
ron pour dix pipes...

Le Breton secoua la tête.

— Dix pipes tout de suite et dix pipes
quand je les aurai, insista l'autre, on ne va
pas se bagarrer nous deux ?

René assistait muet et tremblant à l'étran-
ge marché. Il regardait, effaré, autour de
lui. Ses yeux suppliaient le surveillant qui
s'était approché du groupe et paraissait
s'intéresser à la scène... Le gaffe sourit, haus-
sa les épaules et s'écarta pour ne point gê-
ner la discussion.

Au signal, cha-
cun pénètre dans
sa cellule et met
ses vêtements
en paquetage,
devant la porte,
ne conservant
que sa chemise.

ON SE BAGARRE

Une deux, une deux ! Section halte ! A
droite alignement !

— Tiens, repère-le, ton type ! murmura
Bompard en poussant le coude de René,
c'est le troisième à gauche de l'autre sec-
tion.

— Silence, là-dedans !

Le gaffe attendait, pour donner le signal
de récréation, avant la soupe, que l'aligne-
ment fût parfait et le silence absolu. Il ro-
gnait ainsi trois ou quatre longues minutes
sur le petit quart d'heure de détente.

Il se décidait enfin :

— Rompez !

C'était alors la débâcle ; les groupes se
formaient, les copains en ménage se retrou-
vaient, la cour s'emplit de voix bruyan-
tes et même de rires !

Le gaffe, les mains derrière le dos, surveil-
lait, plus attentif aux menues infractions
contre la discipline qu'à la moralité des ras-
semblements.

— Hep, là-bas !... les deux fumeurs !... Al-
lez !... Plus vite que ça, apportez la pipe !

Ayant enlevé leurs sabots pour courir, les
deux gamins s'approchèrent tout penauds,
tendant leurs cigarettes de tabac hétéroclite,
roulées dans du papier quadrillé... C'est la
pipe.

— Et la came ?

— Y en a pas !...

— Alors ça s'est allumé tout seul ?... Tu
fais de la fumée sans feu, toi !... Allez, donne
ça tout de suite ou je te fouille.

La came (ou le briquet) est une des spé-



Bébert attendit quelques secondes et, de-
vant l'obstination de Guirec :

— Tu refuses vingt pipes ?... Alors c'est
zéro gratis ! Je prends le môme et je re-
tiens tout !

Des quatre coins de la cour on se pres-
sait... L'assistance s'était formée en cercle
autour d'un ring improvisé ; les deux caïds
avaient déjà le visage rouge... D'un direct
loyal, Guirec avait fermé un œil et fendu
une lèvre de son adversaire, mais celui-ci
riposta en pleine bouche de sa galoche à
bout ferré et Guirec cracha ses dents...

Alors seulement le gaffe intervint.

— Au piquet tous les deux... pain sec et
signalés...

Comme il se préparait à siffler le rassem-
blement, il avisa René qui demeurait pétrifié.

— Hein, ça t'intéresse de faire punir tes
camarades ?... Sale vermine !... Ça débute
bien, je t'aurai à l'œil !

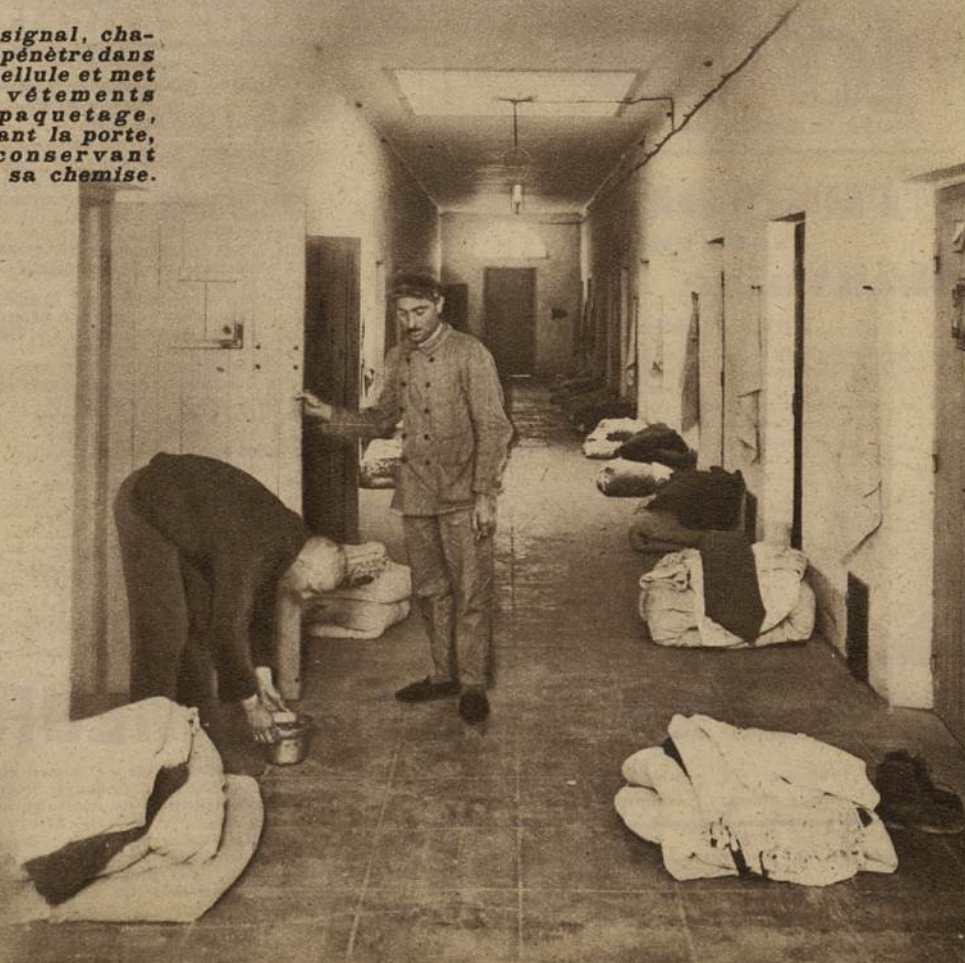
L'ÉCOLE DU BAGNE

En trois ans de séjour à Saint-André, René
Malo devait tout connaître, tout appren-
dre et qu'en s'obstinant même à la soumis-
sion il n'éviterait pas les châtiments.

Contraint à la solidarité, sous peine d'être
torturé par ses compagnons de bague, sans
pouvoir s'assurer la protection des surveil-
lants, il devait accepter d'être mis en faute.

Pouvait-il empêcher un caïd de faire sau-
ter le grillage de sa cabine, au dortoir ?
S'il eût crié, dénoncé, il eût payé de sa vie
un tel mouchardage. Surpris au lit avec
son « complice », il récoltait au prétoire
quinze jours de « mitar ».

(Lire la suite page 6.)



FR
39
PAR MOIS

UN APPAREIL PORTATIF ET 40 MORCEAUX

Frs
476

8 JOURS A L'ESSAI
1^{er} versement
1 mois après la livraison

« L'appareil portatif à aiguilles « Rêve Idéal » est d'une sonorité parfaite, dimensions : 42x32x16 cm. Il est d'une présentation irréprochable, couvert simili léopard beige, muni d'un moteur Thorens à manivelle inclinée à vis sans fin, absolument silencieux et garanti. L'appareil seul Fr. : 276, payables Fr. : 23, par mois. Nous fournissons également une série de 40 morceaux (20 chants, 20 orchestres) à aiguilles, choisis parmi ceux qui nous sont le plus demandés, Fr. : 200 payables Fr. : 16 par mois (Fr. : 24, 1^{er} versement). Nous recommandons notre combinaison de l'appareil et 20 disques au prix de Fr. : 476, payables Fr. : 39 par mois (Fr. : 47, 1^{er} versement). Nous fournissons tous les appareils et disques Pathé et Idéal. »

DEMANDEZ
NOTRE CATALOGUE
GÉNÉRAL No 46

8 jours à l'essai

BULLETIN DE COMMANDE D 28

Je prie la Maison Girard et Boitte, S. A., 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer un phonographe portatif Rêve-Idéal, à aiguilles, ainsi qu'une série de 20 disques (40 morceaux) (payer ce qui ne convient pas), au prix de fr. que je paierai fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux Paris 979.

Fait à le 193

Nom et prénoms
Profession ou qualité
Domicile
Département
Gare

Signature :

Girard & Boitte
112, rue Réaumur, PARIS (2^e)

Vente directe du fabricant
aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.
MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

LA GRANDE MODE

LA BAGUE CHEVALIÈRE

Nous offrons à titre de réclame notre nouvelle Bague Chevalière d'une forme très élégante, plaqué OR 18 carats, un véritable bijou de bon goût au prix exceptionnel de 10 fr. Si vous désirez un monogramme, envoyez-nous vos initiales, elles seront gravées par un spécialiste. Mesure : Joignez une bague en papier. Profitez aussitôt sur même de cette offre unique ! Envoi contre remboursement ou mandat.

10 F

En ALFA, 55, Fg Montmartre, PARIS. Serv. 887

ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Etoile

GRATUITEMENT

Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre



siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher. Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Écrivez-lui vos nom,

Prévisions, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Pour tout ce qui concerne la publicité dans ce journal s'adresser à :
NEO-PUBLICITE, 35, rue Madame, Paris (VI)
Tél. : LIT. 32-11



Par la possession de la mystérieuse FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS
sans engagement de votre part.

■ Cette fleur éternelle au parfum magique lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT.
■ La Science même s'incline devant sa puissance des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.
■ Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

1 Choisissez la fleur que vous désirez : ROSE ou CAÛDET blanc.
2 Sur de son pouvoir je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.
3 Pour toute demande je joindrai à l'envoi, votre horoscope, les chiffres qui vous sont favorables d'après votre portrait graphologique GRATUITS.
4 Indiquez vos prénoms, date de naissance heure et lieu, si possible ; écrivez vous-même et joignez 3 francs en timbres si vous le désirez pour frais divers d'envoi discret.
(délai de préparation 10-15 jours)

Prof T. AOUB. 30 rue Franklin - LYON
Lui seul vient vraiment d'Orient

AUX FUMEURS

Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclairez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remède WOODS, 10, Archer Street (219 TAC), Londres W1

POUR TOUS

PROTÉGEONS L'ENFANCE

L'APPEL a été entendu. Le mouvement d'opinion en faveur de l'enfance malheureuse se développe : un des premiers soucis de M. Lémery, garde des Sceaux dans le précédent cabinet, avait été d'attirer l'attention des procureurs généraux sur cette question si émouvante et, la semaine dernière, au ministère de la Justice, s'était tenue une conférence des ma-



Le nouveau garde des Sceaux, M. Perrot, mènera à bien l'œuvre commencée.

gistrats des Cours d'appel délégués à cette tâche délicate entre toutes, mais passionnante.

Il fut décidé à cette première réunion que, dans le ressort de chaque Cour, un conseiller serait particulièrement attaché à la surveillance des tribunaux pour enfants et qu'un bureau permanent d'études et de renseignements fonctionnerait à la Chancellerie. Cette centralisation ne pourra que coordonner les efforts et permettra de suivre d'un coup d'œil d'ensemble le fonctionnement des divers services qui ont pour but d'aider au relèvement de l'enfance.

Il nous plaît de reprendre le mot généreux de M. Louis Rollin, pionnier infatigable de cette grande œuvre : pour réorganiser ces établissements qui ont failli à leur mission et qui ont mérité, à leur honte, le titre de « bagnes d'enfants », ce ne sont pas seulement des crédits nouveaux qui sont nécessaires ; c'est encore

et surtout un changement de méthode, une rééducation morale non seulement des pauvres gosses, mais surtout de leurs gardiens.

«...Les gardiens devraient être des éducateurs» — disait M. Rollin — et le mot est juste.

Il faut que la conception de leur rôle soit totalement modifiée ; qu'à la brutalité soit substitué un idéal ; que les hommes chargés par la société de veiller sur de jeunes êtres meurtris par un sort cruel, à l'âge où tant d'autres connaissent la douceur du confort et de la tendresse, éprouvent à remplir leur tâche la même fierté et le même élan généreux que tant de maîtres d'école, serveurs désintéressés de l'intelligence.

Il ne faut pas seulement des éducateurs pour l'esprit, il faut aussi des éducateurs pour les âmes tourmentées et douloureuses.

Ainsi, lorsqu'ils comprendront pleinement la noblesse de cet enseignement moral, les gardiens trouveront, par des résultats certains et rapides, la récompense de leurs efforts et de leurs soins.

Ils ne considéreront plus comme une vile matière ces enfants qui ont besoin d'être réconfortés plutôt que brimés : ces jeunes consciences que la souffrance précoce a révoltées et seraient adoucies et améliorées avec des traitements humains ; la statistique criminelle montre, mieux que tout commentaire, ce qu'il est advenu de ces enfants, au sortir des maisons où ils avaient été placés pour être régénérés...

Ils en sont sortis, pour la plupart, perdus à jamais, pourris.

Il y avait là une trahison de la société envers un de ses plus impérieux devoirs. La grande coupable, c'était elle, en la personne de ses mandataires, de ses préposés mal choisis.

Cela n'avait que trop duré.

Et maintenant, à l'horizon, se profile une espérance.

Le concours de tous les honnêtes gens va s'efforcer de la réaliser : les gardiens seront triés sur le volet ; ce seront des hommes de cœur, dignes de la mission de confiance qu'ils auront reçue, et soucieux de remplir la plus sublime des apostolats.

La mise en page de ce numéro est de J. C. SÉRUZIER.

Crépuscule de Printemps !

Sacha et Yvonne sont divorcés. C'est fait !

Ce ne fut pas un divorce tout à fait d'accord : sans doute, sur le principal, les parties s'étaient entendues. On n'a pas plaidé à l'audience le fond du procès ; on était d'accord pour « les torts réciproques ».

Mais les à-côtés ont été vigoureusement, de part et d'autre, débattus. Question de gros sous. Yvonne Printemps réclamait la continuation de sa pension alimentaire (6.000 francs par mois). Le jugement la lui retire ; il estime qu'elle peut se passer de cette rente. Et quant à l'indemniser des rôles qu'elle a joués dans les pièces de Sacha Guitry, le tribunal a également rejeté cette prétention en jugeant qu'elle avait reçu 5 millions et demi de bijoux, ce qui constitue un joli denier !... Les actions... morales de la « demanderesse » sont en baisse...

Bridoisson

Rien ne fera mieux comprendre la beauté de la forme que l'arrêt rendu jeudi dernier par la Cour de cassation dans l'affaire de Serge de Lenz.

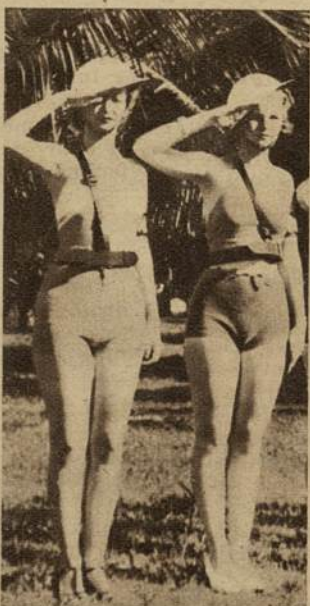
La Chambre criminelle a cassé l'arrêt de la Cour de Rouen qui avait condamné le beau Serge à dix ans de réclusion pour le cambriolage de la villa de son « cher ami » M. de Guise-Hite, à Dieppe.

Serge de Lenz avait reconnu le crime ; pas de difficulté, penseront les gens de bon sens. Non, répond le code d'instruction criminelle, On avait lu, à l'audience, les dépositions écrites de deux témoins qui n'avaient pu venir et on avait oublié de mentionner le motif de leur absence.

C'est pour cela que l'arrêt a été cassé : cette bagatelle coûtera une dizaine de milliers de francs aux contribuables ! O Bridoisson !



Yvonne Printemps eut les dents plutôt longues.



Les policières sont parfois de jolies filles-fleurs



L'escroc de Lenz a trouvé un complice : Bridoisson !

Police... fleurie

La police américaine ne recrute pas que des hommes et ses cadres comprennent des jeunes femmes... et même fort jolies, de véritables filles-fleurs.

Voici de gracieuses policières, agents de la circulation, s'entraînant sur la plage de Miami en prévision du prochain congrès de la Légion Américaine.

En Floride ardente et ensoleillée, le costume de bain est sans doute plus agréable à porter que le drap bleu réglementaire.

Par contre, miss Irène Black, la plus jeune policière-woman d'Amérique, qui s'entraîne avec son frère au tir au revolver, porte l'uniforme régulier de la police d'Ohio.

Injures !

Comme un conseiller municipal d'une petite commune de Tchecoslovaquie, près de Brno, voulait prendre la parole, pendant une réunion du conseil, le président l'en empêcha et fit voter l'ordre du jour.

Outré de cet escamotage, le conseiller lança d'une voix tonnante, à l'adresse du président :

— Va donc, Hitler !...

Poursuivi devant le tribunal de Brno pour outrage à magistrat dans l'exercice de ses fonctions, le récalcitrant a été puni de deux jours de prison et trente couronnes d'amende !

Pareille mésaventure vient d'arriver à un honorable citoyen de Lyon qui, ayant quelque peu festoyé avec des amis, et rentrant chez lui le cœur gai, se voyait invité au silence par des agents.

— Allez donc ! eh ! Mariani ! leur jeta, méprisant, le joyeux noctambule.

Pour injures, le délinquant fut condamné à la prison avec sursis, et à 100 francs d'amende.

Si vous engueulez des sormais vos contemporains n'allez pas jusqu'à les traiter de « Hitler » ou de « Mariani ».

Il pourrait vous en cuire !

CHAGRINS... INTIMES

La photo publicitaire du malheureux Polycarpe avait été entre toutes les mains, même les plus jolies!



M POLYCARPE est caissier dans une banque. Il habite la banlieue et, tous les matins, retrouve, dans le compartiment, les mêmes voyageurs. On devise des événements du jour, de la politique, de l'avant-dernier scandale — parce que les scandales poussent si vite qu'il y en a toujours un plus récent —, du dernier crime...

Ce matin d'octobre 1934, il ne fut question, dans le compartiment des banlieusards, ni de politique, ni de scandale, ni de crime; mais les regards ironiques des voisins se portèrent sur M. Polycarpe, qui arrivait tout essoufflé; en l'attendant, l'un des voyageurs avait communiqué aux autres le prospectus d'une maison de produits pharmaceutiques qui lui était tombé entre les mains.

Il s'agissait d'un breuvage destiné à rendre les plus grands services à l'humanité souffrante et plus spécialement à l'humanité victime des hémorroïdes.

Parmi ces victimes, en bonne place, entre « une femme du monde », quelque chose comme la baronne de Montruc, et un diplomate — qui n'était autre qu'un général russe sans emploi — était inscrit M. Polycarpe.

Une photographie remarquablement ressemblante le représentait en train d'écrire devant sa caisse; elle était accompagnée de cette confidence douloureusement intime : *l'exerce la profession de caissier; je suis par conséquent assis toute la journée. N'ayant jamais eu le temps de pratiquer les sports, à moins de trente ans j'ai commencé à souffrir d'hémorroïdes... Heureusement que mon patron, à qui j'avais avoué mon cas, m'indiqua le... Je n'ai plus aucune douleur et toute ma bonne humeur est revenue.*

Quand il monta dans le compartiment, un cri retentit : — Polycarpe ! Comment vont tes hémorroïdes ?

Stupeur de Polycarpe, qui se demanda si ses compagnons n'étaient pas devenus subitement fous. Mais il fallut se rendre à l'évidence : les amis n'étaient pas déments; ils avaient lu la notice de reconnaissance, et cela leur avait suffi.

Polycarpe se fâcha et il envoya du papier timbré au gérant de l'humanité souffrante. A la réflexion, il se rappela qu'un photographe l'avait pris, quelques mois auparavant, mais il était loin de se douter à quel usage on destinait la photo. Lui avait-on dit que c'était pour illustrer une revue bancaire, économique ou sociale ?... En tout cas, ce qu'il savait bien, c'est qu'il n'avait jamais toléré de passer à la postérité en qualité de porteur honoraire d'hémorroïdes.

Le procès vient de se plaider devant le juge de paix du XII^e arrondissement.

Dans son assignation, Polycarpe retraça en ces termes le mauvais tour qui lui fut joué : « ... Attendu que le requérant n'a jamais eu d'hémorroïdes de sa vie et que la publicité intense donnée au prospectus, tiré à des millions d'exemplaires répandus sur toute la surface du territoire, lui a valu une notoriété dont il se serait dispensé ;

« ... Attendu qu'il se trouve exposé sans cesse aux moqueries et aux lazzi de ses amis et connaissances ;

« Que, même dans l'exercice de sa profession de caissier, il éprouve un réel préjudice... »

On pouvait se demander pourquoi, parmi les milliers de caissiers qui habitent Paris, Polycarpe avait été l'objet d'un choix aussi flatteur.

L'explication en fut donnée aux débats, dans le dialogue que, sous forme de plaidoiries alternées et réjouissantes, échangeaient M^{re} Moureaux, avocat de Polycarpe, et M^{re} Robert Chochon, avocat du fabricant du merveilleux produit.

M^{re} MOUREAUX. — Il paraît qu'on a choisi mon client parce qu'il a le type parfait du porteur d'hémorroïdes.

M^{re} CHOCHON. — Le visage de l'homme est souvent trompeur : la preuve, c'est que votre client n'en a pas. (Hilarité.)

De fait, un médecin avait été chargé par l'intéressé d'exami-

ner le siège où les hémorroïdes ont coutume de fleurir. L'examen avait été négatif, et le certificat produit à l'audience.

Mais, au surplus, là n'était pas la question. La seule question qui se posait au juge était celle du droit de Polycarpe à se plaindre de la photographie et de son commentaire.

Subtil, M^{re} Robert Chochon tenta bien d'assimiler M. Polycarpe à un figurant de cinéma, qui joue le rôle du traître, du bandit ou de l'escroc, et qui ne songe pas à se plaindre.

Evidemment ! Mais les situations sont un peu différentes !...

M^{re} Chochon profita de l'occasion pour vanter, si l'on peut dire, sa marchandise, et il invoqua les attestations — celles-là authentiques — du curé d'une paroisse parisienne et d'un ancien ministre tchécoslovaque, qui firent l'un et l'autre usage du produit et en éprouvèrent les bienfaits.

Arbitre souverain de ce conflit intime, le juge de paix du XII^e arrondissement a accordé à Polycarpe 500 francs, pour l'indemniser... des hémorroïdes qu'il n'a pas eues !...

Jean MORIÈRES.

Chaque matin, le train de banlieue prenait des airs de train de plaisir.



PARTOUT

VOILA CENT ANS

Farces sinistres

C'est à la fin de l'automne de l'année 1834 que le port des longues moustaches revint en faveur dans la haute société londonienne. Un jeune dandy d'Edimbourg, désirant suivre sans attendre la mode de Londres, demanda à l'un de ses amis comment il avait fait pour se procurer d'aussi belles moustaches.

— Rien n'est plus facile, lui répondit cet ami ; je me suis procuré un pot de pommade faite avec la graisse d'un superbe lion décédé au jardin zoologique. Il m'en reste encore un peu que je vous offre bien volontiers.

Une si tentante proposition ne pouvait être refusée. Le pot de pommade à demi-vidé fut donc envoyé le jour même au jeune snob qui se hâta d'en faire usage. Quelques heures à peine s'étaient écoulées qu'il ressentit des démangeaisons insupportables. La pommade commençait donc à faire son effet ! Aussi, le dandy attendit-il le lendemain avec une certaine impatience. Mais, ô surprise ! loin de voir foisonner le léger duvet qui ornait sa lèvre supérieure, le jeune homme s'aperçut que l'épiderme était enlevé et que des pustules commençaient à se former. La pommade n'était autre chose qu'une mixture corrosive à base de poudre cantharide. Le mystifié devint furieux et, dès qu'il put sortir sans que les traces trop visibles de son accident le couvrissent de ridicule, il provoqua en duel son perfide ami. Quatre compagnons de plaisir des deux adversaires furent témoins du combat ; un élève en chirurgie, ami commun des parties, se tenait tout prêt à panser les blessures.

Le duel eut lieu au pistolet, à la distance de vingt-cinq pas, dans une clairière de la forêt de Chestbury. Au signal donné, les deux coups partirent en même temps. Le jeune dandy se sentit touché au flanc droit et s'écria :

— Je suis blessé ! Je suis perdu !...

Le chirurgien appliqua, sur l'endroit où la balle avait porté, un mouchoir qui se trouva aussitôt taché de sang. Le vaincu, à cet as-

pect, s'écroula à terre et s'évanouit. De son côté, le vainqueur prit aussitôt la fuite avec ses témoins, afin de se soustraire à la sévérité de la jurisprudence anglaise contre le duel. Les témoins du dandy, seuls, ne perdirent pas la tête, lorsque le vainqueur eut disparu avec ses deux témoins, ils se mirent à rire aux éclats. Ce qui venait de se passer n'était qu'une nouvelle fumisterie imaginée par le jeune chirurgien.

Ce dernier n'avait pas voulu, pour une querelle aussi frivole, compromettre la vie



Se croyant grièvement blessé, le jeune dandy perdit aussitôt connaissance.

des deux jeunes gens. Les pistolets avaient été chargés avec des balles de liège, et, dans la prévision que l'un de ces inoffensifs projectiles pourrait toucher un des combattants, le jeune chirurgien s'était procuré un mouchoir à moitié imprégné de sang. C'est à la vue de ce mouchoir que le vainqueur avait fui et que le vaincu s'était évanoui, se croyant perdu.

Mais cette sinistre plaisanterie ne devait pas en rester là. Devant la crainte d'avoir à comparaître en justice et de déshonorer sa famille, le vainqueur, rentré chez lui, s'était brûlé la cervelle avec un pistolet chargé à poudre et à plomb, celui-là. Le scandale, cette fois, fut tel, que tous les comparses de cette lamentable tragédie durent s'expatrier pendant quelques années.

La fin de Don Juan

« Hollywood n'a pas besoin d'un ex-séducteur !... » Ainsi écrivit l'illustre Lou Tellegan avant de se donner la mort. Le plus bel acteur d'Amérique, que l'on avait surnommé « l'amant parfait », s'est suicidé au cours d'une crise de neurasthénie, en se poignardant à l'aide... d'une paire de ciseaux. Pour mourir, il avait revêtu une somptueuse robe de chambre, s'était rasé et poudré, et s'était placé devant une glace qui reflétait en pied l'image tragique de « l'ex-séducteur ».

Lou Tellegan, qui avait connu d'innombrables succès sur la scène et dans les coulisses, avait été le partenaire de Sarah Bernhardt lorsque celle-ci joua « Madame X » en Amérique.

Il avait été marié quatre fois, et la célèbre cantatrice Geraldine Farrar fut une de ses épouses.

Lorsque « l'amant parfait » atteignit la cinquantaine, il se fit traiter dans un institut de beauté, mais la chirurgie esthétique ne réussit pas à lui rendre la jeunesse.

La malchance semble avoir poursuivi l'artiste jusque dans sa mort, qui fut accueillie avec indifférence par son public, ses amis, et ses quatre épouses.

— Que voulez-vous que cela me fasse ! s'écria Geraldine Farrar en apprenant la nouvelle.

Et la quatrième et dernière femme de Don Juan, retenue chez sa couturière, n'assista même pas aux obsèques !...

Mélusine

Un procès en divorce extrêmement mouvementé a mis en présence la femme d'un professeur de collège anglais, Mrs. Bailey, et un groupe d'élèves qui l'accusaient d'avoir séduit l'un de leurs camarades.



Geraldine Farrar, une des femmes du Don Juan.



Elle pénétrait au dortoir, plutôt dévêtue.



Le docteur Cornish, qui ressuscite les cadavres.

Le professeur Bailey, directeur du collège Edouard-VII de Chelmsford, avait été plusieurs fois prévenu, par les élèves de la classe supérieure, que le jeune Clifford Stone, âgé de seize ans, entretenait un flirt assez poussé avec Mrs. Bailey, qui avait tout fait pour le séduire. Elle le comblait de caresses, interprétait pour lui des chansons grivoises et lui montrait des images suggestives !...

Mais, bientôt, ses avances devinrent plus pressantes. La nuit, vêtue d'un déshabillé des plus transparents, elle pénétrait au dortoir, sans se soucier des autres élèves, et, par une pantomime fort expressive, invitait le jeune homme à la suivre...

Au cours du procès, l'amoureux de seize ans ne vint pas déposer, mais les témoignages de ses camarades furent accablants pour la séductrice.

Résurrections

Le célèbre physiologue R. Cornish dut, récemment, quitter sa chaire à l'Université de Californie, parce qu'il avait animé, pour quelques instants, à l'aide de piqûres d'oxygène, des chiens morts — expériences jugées cruelles et choquantes par l'opinion publique américaine ! Mais le savant ne démord pas de son idée et vient de demander à plusieurs directeurs de prison de lui livrer les cadavres des criminels électrocutés, sur lesquels il prétend continuer ses expériences.

Presque en même temps, de fort curieuses expériences ont été tentées à Moscou par le docteur Broukhanenko, inventeur d'un cœur artificiel. Le cadavre d'un homme qui s'était pendu ayant été apporté dans le laboratoire de Broukhanenko — la mort de l'individu remontait à deux heures — le savant parvint à lui rendre la vie. Mais la « résurrection » ne dura que vingt secondes, après quoi le pendu expira... une deuxième fois !

ADMINISTRATION - RÉDACTION - ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI^e)

DIRECTEUR :
MARIUS LARIQUE

TÉLÉPHONE : LITRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « Détective ».

FRANCE ET COLONIES	1 an	6 mois
ÉTRANGER TARIF (A)	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF B)	85. »	45. »
	100. »	55. »

(Suite des pages 2 et 3.)

Sans doute avait-il hérité de ses parents inconnus un robuste équilibre moral, une patiente volonté... puisqu'il put s'engager à dix-neuf ans et qu'il accomplit aujourd'hui son service. Ses chefs militaires me font son éloge. Il est le plus heureux des anges au paradis du régiment... Pourtant, il s'en fallut d'un « poil », selon son expression, qu'il ne suivit la carrière banale : Belle-Ile-Eysse-Biribi... Saint-Laurent-du-Maroni. La maison d'éducation surveillée étant toujours et jusqu'à nouvel ordre l'école du bagne.

Pour comprendre et connaître à notre tour, il nous faut vivre nous aussi, autant que s'y peut prêter notre imagination saine, vivre la vraie, l'in vraisemblable existence de ces jeunes gens, les suivre en leur monotone martyre, en chaque heure des longues journées, du dortoir au dortoir par l'atelier, la ferme, la cour, l'infirmerie, le prétoire, le quartier disciplinaire...

LE DORTOIR. — Une vaste salle tout en longueur qui a la forme et parfois l'odeur d'une ménagerie.

Les « cages à singe » sont rangées le long des murs ; ce sont de grandes caisses de bois au couvercle grillagé. Elles s'ouvrent et se ferment collectivement par le « rateau » que manœuvre le gardien et individuellement par un loquet. Elles mesurent un mètre vingt sur deux mètres ; l'espace laissé libre par le lit n'est que de vingt-cinq cen-

BAGNES D'ENFANTS



Une, deux ! Une, deux ! Toujours l'automatisme disciplinaire du régiment !

timètres. Aucun meuble. Sur une pancarte accrochée à la grille sont inscrits le matricule, les nom et prénoms de l'habitant.

A vingt heures, les colons se rangent chacun devant sa cage et les gardiens procèdent à la fouille ; c'est une opération assez longue lorsqu'elle est complète (fouille de vêtements, fouille du corps), car les pupilles, même nus, ont encore des poches, comme les sarigues.

Au signal, chacun pénètre dans sa cabine et met ses vêtements en paquetage devant sa porte, ne conservant que sa chemise. Les paquets sont enlevés et rassemblés sous verrou dans une pièce voisine. Cette précaution prise contre d'impossibles fugues, la manœuvre du rateau ferme les portes. Les gaffes, ainsi assurés, rentrent dans leur chambre, le silence devant être maintenu, en leur absence, par l'incessante menace des rondes de nuit fréquentes, irrégulières, inopinées...

Toute parole surprise par le veilleur vaut le pain sec, la récidive étant punie de cellule... C'est une chance à tenter. Chaque nuit comporte un honnête pourcentage de victimes, mais on court volontiers le risque de quinze jours de « mitar ».

Quand les pas du gaffe se sont éloignés,

on se redresse sur sa pailleasse, prudemment, l'oreille tendue. Le plus hardi commence.

— Julot, c'est Mimile qui pense à toi... Veux-tu penser à moi en même temps !

La fumée des pipes assainit l'atmosphère...

Alors commence le lent travail des limes... Elles font sur les grillages un sifflement de moustique... En plusieurs nuits, en maquillant le matin les coupures avec de la rouille, on parvient à pratiquer une trappe dans le couvercle de la « cage à singe »...

Ainsi les amis se rejoignent, haletants, angoissés, tant que la veine les favorise. Fatalement, ils seront surpris, tantôt dans le couloir, tantôt par le judas de la cabine, au hasard de l'intuition du veilleur, parfois aussi, en cours de journée, par l'inspection, d'ailleurs difficile, des grilles. Le maximum de trente jours leur sera alors appliqué, le lendemain, au prétoire... De vieux forçats, qui ont pu comparer, m'ont affirmé qu'ils n'échangeraient pas, contre ces trente jours, plusieurs années de bagne.

LE MITAR. — Vu de l'extérieur, le « quartier » de Saint-André est un bâtiment rectangulaire sans étage, isolé des autres dépendances et dont on n'aperçoit que la toiture dominant de peu la muraille d'enceinte haute de six mètres. On cherche l'entrée. Dans l'épaisseur de la pierre nue, sans aspérité, aucune autre ouverture qu'un étroit et lourd portillon blindé. Du chemin de ronde, gardé par deux molosses hurlant, tirant sur leur chaîne, on aperçoit l'immense coffre de ciment percé, tous les trois mètres au ras du toit, d'une mince lucarne de barreaux en croix. Chaque croix de fer indique la bouche d'aération et de lumière d'une cellule.

A l'intérieur, de chaque côté d'un vaste vestibule, s'alignent les portes aux serrures multiples, numérotées de 1 à 30... Lorsque les chiens n'aboient plus, on pourrait se croire seul dans une crypte dont le bruit de vos pas trouble le silence... Mais d'autres pas retentissent, les godasses des condamnés du jour frappent les dalles. Ils sont sept ou huit.

— Halte !

Au commandement, ils s'alignent, le dos au mur.

— Pas de temps à perdre, ronchonnie le gardien-chef, déshabillez-vous pendant l'interrogatoire.

Pendant qu'ils se déchaussent et retirent leurs vêtements, y compris la chemise, le surveillant commence.

— A toi. Nom, prénom, matricule et motif.

— Garier, Jules, Louis, 4.808, fumé au dortoir, deux jours.

— Et toi, Rendu, qué que t'as encore fait ?

— Bataille avec Miron, six jours.

— Ah ! salopard, je t'en foutrai des bagarres !

Il fait siffler dans l'air une badine.

Et la baguette, sur les épaules, le ventre et la face du prisonnier nu, s'inscrit en lignes rouges où transpirent des gouttelettes de sang...

Fauvert, lui, a récolté ses soixante jours, plus que le maximum (régime super-jockey), pour s'être enfui de la ferme, emportant des effets civils et de l'argent du régisseur. Le surveillant regarde avec inquiétude son corps maigre, aux côtes saillantes.

— Si t'as pas plus de réserve que ça, comment que t'arrives au bout !

Le « super-jockey », pour les débiles, conduit tout droit à l'infirmerie, parfois au delà...

Entre ses quatre murs lisses, sans siège ni lit, pieds nus sur la dalle, retenant son pantalon que ne fixe plus la ceinture, le prisonnier n'est pas autorisé à s'asseoir à terre. Il doit tourner sans répit. Tout flagrant délit de position assise ou couchée est tarifé « trois jours au pain sec et à la planche ». Mais, pour comprendre ces punitions supplémentaires, il est nécessaire de connaître le régime courant.

La torture de la marche en écuireuil,

si cruelle qu'elle puisse paraître, est déjà passée par le supplice du froid, de la chaleur et de la soif. Le prisonnier grelotte en hiver et s'épuise à courir pour se ranimer... jusqu'à tomber de fatigue. Au fort de l'été, la cellule est une étuve, la marche obligatoire devient atroce.

En toute saison, le régime comporte une demi-boule de pain — trois cents grammes — par vingt-quatre heures. L'insuffisance de cette alimentation se traduit, au bout de peu de temps, par des brûlures dans l'estomac ; mais la faim apparaît comme une souffrance bénigne et disparaît même rapidement devant sa sœur maudite : la soif.

L'enfant puni n'a droit qu'à une gamelle d'eau chaude tous les trois jours... Il faut ménager le précieux liquide. En été, malgré la plus stricte économie, la réserve est vite épuisée... Par le guichet, les surveillants regardent leurs pupilles lécher les murs.

Pourtant une heure vient, à la nuit tombante, où la porte s'ouvre : une pailleasse est jetée près du trou à vidange et le prisonnier peut s'évader dans le sommeil.

La punition de la planche, terrible en hiver, supprime la pailleasse... Celle du pain sec, atroce en été, retarde de plusieurs jours la gamelle d'eau chaude. On peut raffiner la torture en offrant au patient mort de soif une gamelle d'eau salée.

Les défaillances inévitables sont soignées vigoureusement au nerf de bœuf.

Fauvert n'a pu tirer ses soixante jours... Il a été bon pour l'infirmerie en cinq semaines. Il a peut-être évité ainsi les accidents de sortie auxquels n'échappent pas les plus costauds.

Lorsque le libéré, pâle, flageolant, apparaît sur la cour, il est d'usage que ses camarades lui apportent en rabiote une part de leur pitance : il a déjà imprudemment dévoré au réfectoire, il récolte en outre une demi-boule de pain, une portion de fayots... Il tient surtout à griller une pipe... Souvent ce régime l'assomme. L'indigestion est classique... Les accidents de sortie sont parfois mortels.

Mon ami René Malo a connu le quartier comme les autres : il y fut plusieurs fois par solidarité, pour ne point dénoncer des camarades coupables... Il y fut aussi pour lui-même, parce qu'il n'est pas une heure, pas une minute, au cours des journées de Saint-André, à l'atelier, à la ferme et ailleurs, où quelque piège ne soit tendu à la patience et à la résignation d'un petit homme...

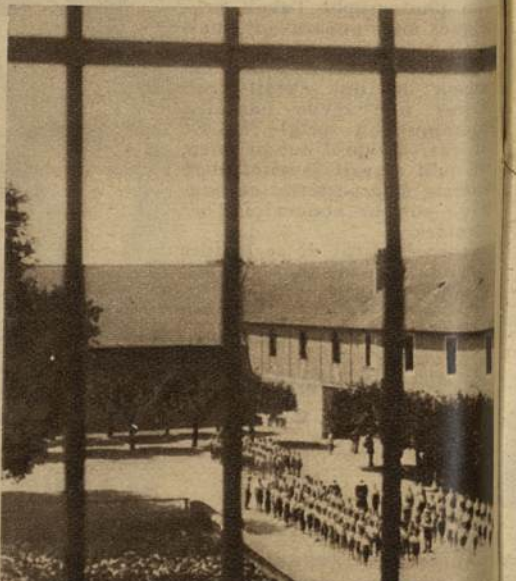
LOUIS ROUBAUD.

(La fin au prochain numéro)



Même aux champs, pas un geste qui ne soit épié sans la moindre indulgence.

Le rude hiver a dépouillé les arbres ; mais c'est le torse nu, malgré l'air glacé, que les « punis » exécutent les corvées



Des barreaux partout. La menace perpétuelle du « mitar » qui pèse sur les rangs. Education ? Non. École du bagne.

Trois nuits : deux morts, un mourant, un blessé; combien d'hommes traqués ? Certaines nuits, l'actualité nous restitue un Montmartre dont les entreprises de publicité ont parfois réussi à nous faire croire que ce n'était plus qu'un centre de tapis francs pour touristes.

La toile se déchire ; le décor des lumières et des foules de parade laisse voir la vieille et vraie Butte aux flancs rouges des chansonniers, Montmartre de René de Londres et de Micheletti, un Montmartre où ce qu'on voit compte moins que ce qu'on ne voit pas, où le soir et l'aube sont secrets, où les antichambres d'hôtels, les arrières-salles de bars et les sorties à double issue révèlent un monde qui n'existe nulle part ailleurs.

Le Montmartre des légendes éculées qui sont toujours neuves, étroites rues en pente où le mauvais garçon est roi, où il rend une justice qui ne connaît presque jamais la nôtre, terre singulière aux lois changeantes, où il convient de laisser les meurtriers fuir sans fouiller les cadavres afin que, du froid de la mort, ils ne puissent dénoncer personne.

Histoires du passé ? Histoires d'hier, de demain.

J'ai voulu le vivre pendant une semaine qui maintenant n'a plus pour moi que la longueur d'une nuit. Cela commença au crépus-

Corses que tu vas la « ramener », cria classiquement Petit-Louis, à qui les rodomontades d'Yvonne commençaient à chauffer les oreilles.

Il se leva et jeta un défi à la cantonade. Les Marseillais, les Corses, il les méprisait. Se rappelant les clans de hors-la-loi, il dressait le souvenir des anciens « Parisiens » contre les nouveaux venus.

En fallait-il plus pour réveiller le vrai Montmartre des nuits rouges ? Les batailles y commencent toujours par des explications raisonnables.

— Tu vas faire des excuses à la société, dit un homme au visage hasané, qui buvait près de la porte, en compagnie de deux autres hommes.

Quand il y a une affaire de ce genre, les patrons de bars montmartrois ne tolèrent les discussions que lorsqu'elles ne risquent pas d'ensanglanter leur boutique.

Les cinq hommes, les deux femmes gagnèrent la rue. Les revolvers sortirent des poches. Pan ! Clac ! Petit-Louis-la-Guiche reçut une balle à l'aine, qui le fit bientôt mourir. Prigent, dit Gilles-le-Pierrot, avait une balle dans le ventre.

Il était une heure du matin. La rue Fontaine se peupla de complices. Les trois hommes qui avaient tiré rentrèrent dans un bar dont la porte se ferma pour ne plus se rouvrir que sous la poussée des policiers. Ils se débarrassèrent de leurs revolvers, sortirent par la cour, se perdirent dans la foule...

On pouvait aller se coucher. Yvonne Lesueur, Jeanne Nette, bien que gardées à la disposition de M. Maurice, commissaire de Saint-Georges, ne parlaient pas, pas plus qu'elles ne devaient parler au brigadier Maizeaux, grand prospecteur des bas-fonds de Montmartre.

Les nuits à Montmartre se suivent et se ressemblent, quand on veut bien chercher ce qu'elles ont de commun. Même elles fournissent à l'observateur des épisodes où les complications ne manquent pas.

Il faut avoir bonne mémoire pour s'y retrouver. Voici. Jeudi soir, un sympathique lutteur de Montmartre, Holloule, qui est bien l'un des plus cocasses habitants de la rue Henri-Monnier que je connaisse, sortit de chez lui comme à l'habitude pour aller beloter dans les bars où il va.

Rencontre de Montmartre ? Il se trouva à côté d'un certain Marcelin Pesce, qu'on vient d'envoyer en prison. Que se passa-t-il ? Qui donc en voulait au lutteur ? Un revolver sortit d'une poche, que Holloule ne vit pas, penché qu'il était sur son verre. Quand Holloule releva le nez, plusieurs coups de feu avaient été tirés, une balle l'avait blessé à la tête.

— Qui a tiré ?
— L'homme que j'ai vu s'enfuir avait une gabardine jaune, dit Holloule.

On se contenta de s'assurer de Marcelin Pesce, qui justement avait une gabardine jaune et qui — mais n'avait-il pas eu peur des coups ? — avait justement pensé à sortir par une porte de derrière.

Le carnage de Montmartre devait-il s'arrêter là ? Nullement. La nuit suivante c'était au tour d'un mystérieux visiteur du lutteur blessé de mourir.

Mystérieux visiteur ? Il frappa à la porte d'Holloule. C'était un certain Sanglade, trafiquant de femmes, dont tous les mauvais garçons de la Havane conservent le souvenir.

— Je veux te voir, dit-il.

Holloule, prudent, n'ouvrit pas. Il avait reconnu la veille, devant les policiers, Marcelin Pesce pour son agresseur. Il craignait peut-être que les amis de Marcelin ne voulussent l'inciter à plus d'indulgence — sous la menace de le transformer en écumeoire ou de lui couper la gorge.

Et Sanglade n'était-il pas un ami de Marcelin ?

Sanglade mourait deux heures plus tard à l'endroit même où Petit-Louis-la-Guiche avait reçu, l'avant-veille, une balle mortelle.

Il était tôt : neuf heures, ce soir-là. San-



A la fin de leur tournée des grands ducs, Gilles Prigent (à gauche) et Louis Lefèvre (à droite) échouèrent au Mondain Bar.



Sanglade (ci-dessus) était abattu à l'endroit même où Petit-Louis-la-Guiche avait reçu, la veille, une balle mortelle.

glade entra au Maryland Hôtel. Quelqu'un sans doute l'attendait sous la porte cochère. La balle qui l'atteignit le frappa en plein cœur. On accourut : on ne trouva que son cadavre. Le meurtrier, certain de n'avoir pas été vu, se trouva peut-être dans le groupe de ceux qui l'emportèrent...

On rappelait, autour du corps étendu, d'anciennes histoires — de celles qui provoquent des règlements de compte nouveaux. Les batailles rangées de la Boule Rouge et du Zellys, la vendetta des Petit, des Albertini, des Cristini, des Taddei contre Robert Guitton, tué, un an plus tôt dans le même décor.

Histoires de Montmartre : luttes de clans qui se partagent les femmes, accaparent les dîmes de la prostitution et luttent entre eux pour des prétextes où l'honneur est surtout fait de gros sous.

Guitton, disait-on, avait giflé Mimi-la-rouge, une jolie fille brune qui ne voulait pas quitter son clan pour le clan de Guitton. Petit, l'homme de Mimi, tira, du trottoir d'en face, et ses compagnons l'imitèrent. On les retrouva en Corse où les vrais bandits ne les auraient pas tolérés au maquis. Ils étaient quatre : Jean Petit, d'Olmetto, Cristini Dominique, Vincent Albertini et Paul Taddei, dit grand Paul, tous de Bastia...

Je pensais que, pour quatre gangsters assassins de Montmartre, combien d'autres misérables n'y a-t-il pas, qu'on ne retrouve jamais.

— La terreur règne encore, me disait le brigadier Maizeaux qui poursuit les derniers assassins. Les gens se taisent. Un garçon de bar qui assista l'autre nuit au meurtre de Petit-Louis-la-Guiche ne me supplia-t-il pas de le ménager alors que je lui demandais d'aider la justice. « Si je parle, je vais me faire tuer, gémissait-il. Mais, monsieur, vous voulez donc ma mort !... »

Henri DANJOU.



M. le commissaire Maurice, du quartier Saint-Georges, ne put rien tirer des principaux témoins du drame.



C'est en vain que le brigadier Maizeaux interrogea Yvonne Lesueur et son amie.

Trois soirs de suite, la rue Fontaine fut le théâtre de règlements de compte.

cule de mardi, quand Louis Lefèvre, dit Petit-Louis-la-Guiche, contrebandier, escroc et trafiquant de paris aux courses, rencontra Gilles Prigent, son neveu, dit Gilles-le-Pierrot, autre escroc et contrebandier, devenu sentimental, après avoir fêté leur rencontre.

Qui connaît un peu Montmartre peut facilement réaliser tous les épisodes et toutes les cocasseries des drames, qui ont animé la dernière semaine rouge de Montmartre. On croit assister au déroulement d'un film rapide, dont les épisodes s'enchevêtrent.

Donc, mardi soir, Petit-Louis-la-Guiche et Gilles dit le Pierrot, ayant pris l'apéritif à Tout est bon chez Dupont, dînèrent. La dernière affaire de Petit Louis, un cambriolage sans danger, avait été fructueuse. Il payait. La fête se poursuivait dans un bar de la rue de Bruxelles, où viennent les filles quand les nuits sont froides et les passants découragés.

— J'ai de l'argent, dit Petit-Louis. Venez ! Il avait reconnu une femme entre toutes, Yvonne Lesueur, son ancienne maîtresse, Yvonne, qui buvait au comptoir en compagnie de Jeanne Nette, amie d'une nuit.

La fête continua, rue de Bruxelles, puis rue de Douai, puis rue Fontaine, dans tous les tapis francs où peuvent se retrouver des visages amis. Rue Fontaine, il y a le fameux Bar Mondain. C'est là que, à la fin de leur tournée des grands-ducs, ils échouèrent.

Ils étaient saouls, Yvonne Lesueur, heureuse d'être aimée de nouveau, faisait du bruit. Des reproches.

— C'est-y parce que tu es dans un bar de



Avant que se précipite le drame, Victor marque une seconde d'hésitation, à peu près à hauteur du poêle, les yeux fixés sur le seau à charbon.



V⁽¹⁾ - L'IVRESSE DU SANG

Il fait très chaud chez la vieille. Pour qui vient du dehors glacé, cette chaleur suffoque, tellement elle semble épaisse.

La pièce où Victor entre pour la première fois, depuis près de trois mois, est une sorte de salle commune servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher. Bien qu'il existe une autre chambre, c'est dans celle-ci que Fine passe tout le temps qui, de sa vie, n'est pas consacré aux soins de la vache et du jardin.

Cela sent le café et la chicorée bouillis et, en même temps, une odeur bizarre de vieille et de lait aigre.

Sur le poêle de fonte, dont le pot rond est rougi à blanc, un coquemard de cuivre rouge chantonne en lançant par saccades un petit jet de vapeur grise. En arrière du poêle, tout contre la buse, à l'endroit où il reste juste un peu de chaleur pour la maintenir constamment tiède, la haute cafetière en métal émaillé laisse, elle aussi, mais mince et lent, sourdre un filet de vapeur odorante.

En face du poêle, dans une sorte de niche, il y a le lit, un lourd lit d'acajou en forme de bateau, sur lequel s'entassent deux matelas épais et un énorme édredon ; le tout recouvert d'un couvre-lit de laine blanche fait au crochet.

Sur la table, en face de l'unique fenêtre, quelques ustensiles de cuisine dépareillés et sales attendent les soins de Fine.

Mais rien de tout cela n'arrête les regards de Victor car, au fond de la pièce, contre le mur le plus éloigné de l'entrée, il y a la commode.

C'est un de ces meubles antiques qu'en Thiérache on nomme une « crèche ». Elle est faite en chêne du pays, dense et dur comme du fer patiné par deux siècles d'encastures hebdomadaires. Le dessus en marbre noir disparaît presque entièrement sous une sorte de surtout brodé d'arabesques et bordé d'une mince dentelle. De quatre énormes tiroirs, seul le premier possède une serrure dont la clef ne quitte pas la poche de la vieille. Cette poche consiste en une sorte de sac retenu à la taille par un cordonnet que Fine, à la manière de toutes les vieilles d'ici, noue autour de ses hanches, par-dessus son corset, et qu'elle recouvre ensuite en s'habillant des trois ou quatre jupes réglementaires.

Victor connaît bien cette particularité et l'habileté avec laquelle ses clientes réussissent à atteindre leur porte-monnaie dans la poche secrète sans se découvrir plus haut que la cheville.

C'est ce moment-là qu'il guette. Il a décidé que, sitôt que la vieille aurait la clef en main, il se précipiterait pour s'en emparer, bondirait sur le tiroir sans s'inquiéter des cris de Fine, prendrait l'argent et, en un clin d'œil, serait dehors avec le magot. Une heure de bicyclette le sépare de Dampierre où il prendra le train pour Paris. Avant que la vieille, qu'il ligotera, ait le temps de donner l'éveil, il sera loin. Arrivé

à Paris, il écrira à Louissette de venir le rejoindre.

Bien qu'il ait plus de cent fois ruminé ce plan stupide, il n'en a pu trouver de meilleur.

Or, dès les premiers pas dans la chambre, les choses prennent une tournure différente de ce qu'il avait imaginé par les souvenirs de ses précédentes visites chez Fine.

La vieille, si peu liante d'ordinaire, semble décidée à lui faire fête. Elle paraît se découvrir pour Victor une affection subite, et manifeste, pour le fait qu'il consent à nouveau à entrer chez elle, un enthousiasme inexplicable.

— Te v'là, fieue, dit-elle ; je t'attends. Te vas ben prent' eun' tiot' goutte ed' café ?

Victor, au début, a éprouvé quelque difficulté à s'y mettre, mais, maintenant, il parle le patois du pays et absorbe, aussi souvent qu'il en a l'occasion, de grandes tasses de café à la chicorée.

Il ne peut vraiment faire à Fine l'injure de refuser, d'autant qu'elle ajoute :

— Y fait freud, j'te vas donner un bon gloria. J'ai eun' d'ces gouttes, ça t'recaufferas, tu m'in diras des nouvelles.

La perspective de l'alcool qui, sans doute, lui donnera l'énergie d'exécuter aujourd'hui ce que, lâchement, il commence déjà à remettre à la semaine suivante, achève de le décider à accepter l'invitation.

Assié-té, dit la vieille, bizarrement maternelle.

Victor s'assied.

Il se sent tout à coup indécis, amolli, le cœur et les yeux vagues. Il semble que la chaleur, l'intimité, l'odeur de cette chambre close aient déjà, en quelques minutes, tué la bête mauvaise née tout à l'heure à l'orée glacée du bois de sapins.

Il a beau se guinder, essayer de se fouetter le sang, se gratifier, en son for intérieur, des injures les plus humiliantes, l'ambiance amollissante continue d'agir. Il regarde, comme dans un rêve, Fine poser sur la table le bol de faïence blanche à fleurs rouges, verser le café, lui tendre le sucrier ou plutôt la boîte de fer blanc à demi pleine des cristaux ambrés de sucre candi, pousser dans sa direction la bouteille de « goutte »...

Machinalement, il choisit un morceau et, selon la coutume, le prend entre ses lèvres et commence de boire à petits coups le café noir pour que, en coulant lentement le long du sucre, s'adoucisce l'amertume de la chicorée.

La vieille, debout devant lui, le regarde avec une insistance qui le gêne.

Décidément, il y a dans l'attitude de Fine quelque chose qui n'est pas naturel.

Qu'elle lui offre le café, même le gloria, à la rigueur cela n'a rien de très extraordinaire, malgré son avarice légendaire. Mais c'est son air qui est bizarre. On dirait qu'elle le couve des yeux. Elle suit le moindre de ses gestes et, chaque fois que leurs regards se croisent, celui de Fine insiste, s'attarde, comme s'il voulait faire comprendre à Victor quelque chose que les mots ne peuvent exprimer.

Victor se sent de plus en plus mal à l'aise. Dans le silence absolu, le chantonement

de la bouilloire ressemble au bruit d'une machine à vapeur.

Victor sent que, s'il parlait, le charme serait rompu, mais il ne trouve rien à dire, bien qu'il devine que les mots les plus simples, comme : « il fait froid dehors », ou « fameux, ce café ! », suffiraient, mais, ces mots si simples, il ne pourra jamais les prononcer.

Soudain, il se sent pâlir, puis rougir.

La vieille l'aurait-elle deviné ? Serait-ce pour l'amadouer qu'elle se montre si aimable ?

Lui-même, il ne doit pas avoir son air habituel, son air de tous les jours ; il était tellement excité tout à l'heure, en entrant, que cette vieille rusée a bien dû flairer le danger. C'est ça, sûrement. Alors, se sentant faible, désarmée, elle a tout de suite trouvé cela : l'endormir avec sa chaleur, ses airs de bonté, son café, sa goutte.

Va-t-il se laisser si bêtement gruger ?

C'est que cette vieille maligne serait bien capable, s'il se laisse faire et s'en va, satisfait de sa chicorée et de son alcool, de juger qu'elle a été la plus forte ; et, trop heureuse d'avoir échappé à si bon compte, demain, en allant à la messe au bourg, elle passera à la boucherie, racontera tout à la pa-

tronne et interdira désormais que Victor lui livre son pot-au-feu.

Au fur et à mesure que ces idées se précipitent en lui, Victor sent remonter la bête mauvaise. Instinctivement, ses poings se serrent et le manche du couteau qu'il avait oublié recommence de presser sur sa poitrine. Pourtant, la vieille continue son manège. C'est maintenant le moment de verser la goutte.

Contrairement aux usages qui veulent qu'on laisse à l'hôte la libre disposition de la bouteille, la vieille vient auprès de Victor, et, posant sa main gauche sur l'épaule du gars, se met en devoir de lui verser la goutte. Victor esquive un geste pour l'arrêter, mais la Fine appuie davantage sur son épaule avec une insistance tellement équivoque que Victor, brusquement, se lève et, repoussant la vieille d'un geste brutal de son bras plié, lui crie, sa figure à deux doigts de saigner :

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous pouvez pas me foutre la paix ?

La vieille a d'abord chancelé, puis, prenant son équilibre, elle recule d'un pas et balbutie d'une drôle de voix chevrotante :

— Ben qué, ben qué... t'es pas fou ?...



MON F
L'ASSA

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 309.

— Non, j'suis pas fou, répond Victor en écho ; j'ai ben compris...
 — Quoi qu' t'as compris, p'tit galvaudeux ? repart Fine qui s'est tout à fait ressaisie. En y'la des façons ! Sois tranquille, j'vas y dire, à mâme Cortois, les façons qu'tas avé les clientes !...
 En un instant, les craintes de Victor se matérialisent. Il entend déjà la conversation de Fine et de la patronne, les remontrances de celle-ci. Il se voit déjà renvoyé, et cette perspective, dont il se grossit les conséquences, viennent renforcer son désir de meurtre et sa volonté de vengeance. Il sait maintenant pourquoi il a pris le couteau, et il comprend qu'il ne peut pas désormais ne pas s'en servir.
 Les regards brûlants qu'il jette sur Fine vociférant en face de lui doivent parler un atroce langage, car la vieille, soudain, se tait et recule apeurée jusqu'au fond de la chambre. Bientôt, elle s'arrête, le dos appuyé à la commode.
 — Combien que j'te dois, à c't'heure ? murmure-t-elle dans un souffle.
 Mais Victor ne l'entend même pas. Un bourdonnement intense emplît ses oreilles, comme si le chant de la bouilloire s'était tout à coup décuplé. Tout a disparu des choses qui l'entourent ; il ne voit plus qu'un

seul point dans l'espace embrumé : c'est, entre le col gris du caraco de la vieille et son menton maigre et plissé, le cou, et cet endroit du cou où, tant de fois, il a voluptueusement plongé son grand couteau, quand, un genou sur la poitrine de la bête pantelante, il saigne les veaux ou les porcs.

Halluciné, il s'avance à pas lents vers la vieille qui, muette et paralysée de terreur, se recroqueville et semble diminuer à mesure qu'il s'approche.

L'espace n'est pas grand qui les sépare. Victor a cependant le temps de marquer une seconde d'hésitation.

Ce répit imperceptible a suffi à Fine pour se reprendre. Victor est encore immobile au milieu de la chambre, à peu près à hauteur du poêle, les yeux fixés sur le seau à charbon. Tout à coup, un cri à peine humain éclate et remplit l'espace.

Fine, de toutes ses vieilles forces, hurle au secours.

Ce cri, c'est le signal de leur perte à tous deux.

Victor, désormais en proie à toutes les puissances anormales, n'est plus que la bête carnassière dont l'apaisement ne se trouvera que dans le sang de la victime choisie.

Tandis qu'elle essayait de l'endormir avec sa chaleur, sa tendresse équivoque, son café, sa goutte, lui ne pensait toujours qu'à la volupté qu'il éprouvait quand il saignait une bête.

La vieille chancela d'abord sous l'attaque brusquée, puis, reprenant son équilibre, elle recula, terrifiée, jusqu'à l'armoire, à laquelle elle s'adossa.



FRÈRE MASSIN



D'un bond, il est sur la vieille qui, instinctivement, se retourne.

La nuque, la nuque grise et ridée qui, si souvent, vint irriter les songes de Victor est là, offerte.

Mais ce n'est plus à cette nuque que Victor en veut, maintenant.

C'est au cou, au cou maigre et ridé de la vieille.

Son poing crispé heurte la tête de la Fine qui, sous le choc, va donner du front sur le marbre de la commode. Tout de suite, elle s'affaisse. Ses doigts se sont refermés sur le beau surtout brodé et, en tombant sur le côté, au pied de la commode, elle entraîne avec elle l'étoffe et tous les objets placés dessus. Le globe de verre et le bouquet d'oranger dégringolent et le globe s'écrase sur les carreaux rouges avec un bruit musical.

La vieille, sous le coup, a gémi ; mais elle n'a plus crié.

Victor est tombé sur elle presque en même temps que le corps de la vieille ramassé sur lui-même touchait le sol. Il a déjà tiré son couteau, mais le corps de la vieille, presque allongé contre le meuble, est mal placé pour sa manœuvre. D'un bond, il le tire en arrière, le couche sur le côté droit et, le genou sur la poitrine, maintenant la tête de la main gauche, il plonge en remontant son couteau dans la peau durcie par les soleils de tant d'étés et les gelées de tant d'hivers.

La vieille, à nouveau, pousse un horrible cri. Ce cri décuple les forces et la rage de Victor. Le couteau pénètre et tranche avec une telle force que le cri s'éteint en un râle gargouillant. Du même coup, le corps s'affaisse immédiatement. Victor le sent faiblir et mollir sous lui, comme une baudruche qu'on dégonfle. Mais cette sensation ne l'arrête pas, car, vermeil, brûlant, enivrant, le sang jaillit, plus rouge, plus vivant, plus chaud qu'il l'avait rêvé.

Combien a duré cette féerie du sang bouillonnant et jaillissant ?

Elle lui a paru à la fois si longue et si brève !

Elle est finie, maintenant.
 Le poêle, toujours rougi à blanc, fait tou-

jours chanter la bouilloire et fumer la cafetière.

Sûrement, quelques minutes seulement se sont écoulées entre le moment où la vieille était encore vivante devant ce poêle et cette cafetière, et le moment d'à présent où elle est morte, là, au pied de sa commode, comme aplatie sous le poids de Victor encore à genou sur elle.

Quelques minutes ! pense Victor qui, déjà dégrisé, mais à peine conscient, ressent en lui une immense lassitude hors de proportion avec l'effort que lui a demandé son crime.

Plus que le cadavre, et le sang et le couteau qu'il tient encore, c'est cette lassitude qui s'empare de sa conscience renaissante.

Quelle fatigue étrange !
 Etrange et douce.

De quelle douceur !

Un instant, l'esprit de Victor reste suspendu à cette idée, à cette sensation de douceur.

Et puis, tout à coup, il se sent rougir violemment.

La vieille, déjà, commence de se venger.

Car Victor a compris que cette ivresse, et puis cet anéantissement, il les a déjà, identiques, ressentis entre les bras de Louise, et cette idée-là, maintenant qu'elle est entrée en lui, n'en sortira plus, et plus jamais, plus jamais, il ne pourra ni revoir, ni désirer cette Louise pour laquelle cependant il a commis son crime.

Son crime !

Le mot est sorti, presque à haute voix, de sa bouche.

Et, soudain, il réalise que le même court espace qui a suffi pour faire de la vieille Fine ce cadavre dégoûtant a suffi du même coup à faire de lui un assassin.

Un assassin !

Ce mot évoque aussitôt une foule d'images.

Et, dominant immédiatement toutes les autres, un grand dessin vivement coloré qu'il a vu jadis en première page d'un illustré : une exécution capitale...

(A suivre.)

Henri DROUIN.

UN SEXAGENAIRE GUÉRI DE SES ULCÈRES GASTRIQUES

Il ne pesait plus que 42 kilos
Voici ce qu'écrivit Monsieur G. S. :
« Je me fais un devoir de vous écrire
que depuis longtemps je suis tout à fait
rétabli. J'ai suivi votre traitement et
pris votre précieuse poudre 4 fois par
jour. Je suis maintenant en pleine santé
mieux. Je pesais 42 kg à ma sortie de
l'Hôpital où les chirurgiens m'avaient
dit qu'aucune opération ne pourrait me
soulager. J'ai maintenant repris mon
poids normal et, à 60 ans, je me sens
un tout autre homme. »

Monsieur G. S. n'est qu'un exemple
parmi des milliers de malades qui ont
vu la fin de longues années de souff-
rances grâce à la merveilleuse poudre
Maclean pour l'estomac dont la formule
est employée dans le monde entier. Les
docteurs qui la connaissent vous diront
son efficacité et les remarquables gué-
risons obtenues parmi leur clientèle.
Essayez donc dès aujourd'hui cette pou-
dre extraordinaire mais exigez qu'elle
porte la signature : ALEX-C-MACLEAN.



CHIENS luxe et utilité, toutes
races, tous âges.
Expéditions tous pays. Élevage à 5 minutes
du métro. Ouvert jours fériés.
49, rue Alexis-Pesnon, Montreuil (Seine)
Téléphone : Avron 02-25

RÈGLES douloureuses,
irrégulières.
normalisées par la **FANDORINE**.
CHATELAIN, 2, r. de Valenciennes, Paris. 8,50, f. 9 fr.

DE JOLISSEINS



Pour DÉVELOPPER
ou RAFFERMIR les seins un
traitement double, interne et ex-
terne, est nécessaire, car il faut
revitaliser les glandes mammaires et
les muscles suspenseurs. Seul le TRA-
TEMENT DOUBLE SYBO donne rapi-
dement une belle poitrine. Préparé par
un pharmacien, il est excellent pour la
santé. Efficacité garantie. Demandez la
brochure gratuite envoyée discrètement
par les Laborat. T. SYBO, 34, rue
Saint-Lazare, Paris. (joindre timb.).

CONCOURS 1934
Secrétaire près les Commissariats de
POLICE À PARIS
Pas de diplôme exigé. Âge 21 à 30 ans. Accessibilité
au grade de Commissaire. Écrire : Ecole Spéciale
d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7.



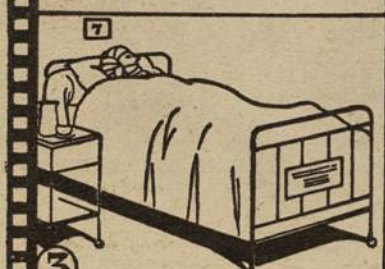
Vous voulez devenir fort
parmi les forts? Augmen-
ter vos revenus, vos possi-
bilités de succès et de bon-
heur? Devenir un domina-
teur dans cette courte vie?
Si oui, écrivez à :
L'ÉCOLE DU BONHEUR
166 Boulevard Montparnasse, Paris
(Renseignements gratuits par courrier)

**Le malheur s'acharnait
sur eux....**

Aujourd'hui tout leur sourit....



1 La vie souriait à Madeleine M..., dactylo; elle devait prochainement épouser Jacques L., Soudain, le malheur s'abattit sur elle, sa mère tomba malade et elle perdit son emploi.



2 Son frère Paul perdit aussi sa situation et alors qu'il allait solliciter un emploi nouveau, sa voiture fut renversée par un camion.



3 Ennuie à l'hôpital, sa sœur retenue auprès de leur mère, ne put venir à son chevet. Comble de malheur, Madeleine apprit que son fiancé l'abandonnait.



4 Paul, à peine convalescent, apprit qu'il resterait peut-être infirme. Un jour qu'il lisait son journal, il remarqua une annonce qui offrait son horoscope. Il écrivit...



5 Deux jours plus tard, il reçut du professeur Elroy un horoscope contenant des précisions étonnantes sur le passé et les conseils pour l'avenir, qu'il suivit scrupuleusement.



6 Dès ce moment, tout changea : la mère revint à la santé Paul retrouva une situation et Jacques, le fiancé, revint repen- tant auprès de Madeleine, qu'il épousa peu après.



7



8



9



10

Apprenez la vérité GRATUITEMENT!

Vous voulez connaître la vérité sur tout ce qui vous préoccupe : espoirs financiers, opportunités dans vos affaires, santé, jours et événements importants, mariage, numéros et couleurs porte-bonheur, voyages, et les innombrables autres questions qui peuvent signifier pour vous :

SUCCÈS OU ÉCHEC ?

Un astrologue de célébrité mondiale, le professeur Elroy, vous offre, sur demande, un horoscope gratuit, se rapportant à toutes ces questions.

Quelle que soit votre opinion actuelle sur l'astrologie — que vous soyez déjà convaincu, résolument sceptique ou simplement impartial — il vous invite à essayer sa méthode et à vous joindre à ses milliers de clients dont la satisfaction entière lui a valu la réputation d'être le plus grand parmi les praticiens vivants de cette science.

Rappelez-vous qu'un conseil de ce célèbre astrologue vous aidera à découvrir le véritable amour de votre vie, le chemin de la fortune, du bonheur et de la santé.

N'hésitez donc pas à lui écrire, aujourd'hui même, à l'Académie Elroy (Service 125-A), 65, Champs-Élysées, Paris (8^e). Écrivez à la main très lisiblement votre nom (spécifier M. ou Mme ou Mlle), adresse et date de naissance. Ajoutez 1 franc pour frais d'envoi (offre spéciale pour les lecteurs de *Délicie*).

Quelques heures après la réception de votre lettre, le professeur Elroy vous enverra un horoscope gratuit qui sera pour vous le point de départ d'une vie nouvelle.

**BON POUR UN GRATUIT
HOROSCOPE**
SERVICE : 125-A

1.000 francs p. mois. Écritures chez soi. Écrire
CLOT, rue du Petit-Four, Reims. Timbre.

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Résultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret. (1 à 3 applications). Prostate.
Impuissance. Rétrécissement. Blennorrhagie. Filaments.
Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSALTY, PARIS-17^e



Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI
EN 3 JOURS s'il y consent. On peut
aussi le guérir à son insu. Une fois
guéri, c'est pour la vie. Le moyen est
doux, agréable et tout à fait inoffensif.
Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il
le soit depuis peu ou depuis fort long-
temps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement
qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical
et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'at-
testations. Brochures et renseignements sont envoyés
gratuits et franco. Écrivez confidentiellement à :
Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 E P), Londres W.

CE QUI SE PASSE

Film hebdomadaire, par Marius Larique



Dans une crise de folie,
Barberis tua sa femme.



Rachel Morel n'était pas
précisément une « perle ».



Il ne faut pas de pitié pour
les bourreaux d'enfants.



Les passages cloutés doi-
vent garantir le piéton.



M. Langeron sut assurer
le calme dans la rue.



M. Guignard s'arrêta
au milieu du bois.



M. Philippe Lamour récla-
ma la liberté des Croates

Lundi J'ai parlé dans ces brèves notes, la semaine der-
nière, de ce cordonnier français qui, au cours
d'une crise de démence, a massacré sa femme et ses deux
enfants, et de cet ingénieur russe assassin de sa mère par
folie mystique. Aujourd'hui, troisième crime de fou. Cette
fois, c'est un dessinateur italien, Vicenzo Barberis, qui tue
sa femme de trente coups de bistouri. Après quoi, il se
précipite chez le commissaire de police, à qui, très surexcité,
il raconte : « Voilà... Je suis un brave garçon... Mais il ne
faut pas m'insulter... Que voulez-vous ? J'ai dû en passer
par là... Quelques coups de canif, ce n'est rien, n'est-ce pas?...
Mais les enfants vont rentrer de l'école, et qui — je vous
le demande — préparera leur goûter ?... J'aime la France !
Vive le Duce ! » Comme le Français et le Russe, l'Italien
était libre de ses mouvements. Comme eux, on voit l'usage
qu'il en a fait, cependant que chaque jour on interne et
séquestre des gens qui ne sont pas plus fous que vous et
moi !

Mardi « On demande bonne à tout faire. Se présenter,
munie de bons certificats. » Elle arrivait aussi-
tôt. Ses certificats étaient excellents. Sa bonne volonté in-
contestable. Sur le chapitre des gages, tout à fait arran-
geante. Madame se réjouissait. « Enfin, disait-elle à mon-
sieur, je crois que nous avons mis la main sur une perle. »
En fait de perles, et de mettre la main dessus, c'est plutôt
le contraire qui se produisait. Au bout de quelque temps,
en effet, l'oiseau rare disparaissait, emportant bijoux, four-
rures, linge et argent. Et la même histoire recommençait
ailleurs. La servante modèle se bornait à changer de nom.
C'est à la longue liste de ces pseudonymes qu'on dénombre
ses dupes. Parmi tous ces noms de fantaisie, il y en a un
qui me laisse rêveur : Edith Protée ! Cela prouverait que
Rachel Morel, bonne à tout faire — même les poches —
joignait à ses talents celui de l'ironie !

Mercredi Il y a des gens qui croient à la vertu
de l'exemple et à la peur des gendarmes.
J'incline à penser que certains êtres grossiers, presque des
bêtes ont besoin du bâton. Quant aux monstres (c'est ainsi
que je nomme les tortionnaires d'enfants) vous connaissez
mon opinion là-dessus. C'est pour eux, c'est pour ce journa-
lier Gaston Hubersen, qui, rue Saint-Yves-à-l'Argent, à Senlis,
martyrisait un enfant de treize ans, le rouant de coups, le
privant de nourriture, le brûlant avec des fers, c'est pour
Hubersen et ses semblables que je me permets de paraphra-
ser un tout petit peu le vers terrible de Hugo et qu'il desti-
nait, lui, à un homme moins haïssable que les bourreaux
d'enfants : « On peut tuer ce monstre avec tranquillité. »
Tel est mon humble avis, mais, les jurés ne sont pas de cel
avis-là. Il en coûte peu pour tuer un enfant, un petit être
sans défense, après l'avoir martyrisé durant des ans. Quel
redressement de justice ? Des mères, des femmes jugeant ces
monstres ; pas autre chose !...

Jeudi L'autre soir, les époux Brandt ont été renversés
sur un passage clouté par un automobiliste, Ro-
ger Mérimande, chauffeur ivre. Ce n'est pas aux passages
cloutés que j'en ai. En dépit des humoristes fatigués et
contre leurs petites plaisanteries, je tiens que les passages
cloutés ont permis que la circulation, dans Paris, ne soit pas
tout à fait impossible. Mais les passages cloutés ne peuvent
supprimer « les dalles en pente ». Mérimande avait eu soif,
dans la journée. Je n'ai rien à dire contre ça. Je sais ce que
c'est et je n'attends pas le mois de juillet pour aimer le vin
et le lui prouver en donnant de grands baisers aux flacons.
Mais les méchants buveurs sont détestables. Je suis irréduc-
tiblement pour ces fortes paroles qui devraient être gravées
dans le verre, un peu partout : « Quand on est saoul, on ne
se couche. » J'espère bien que Mérimande supportera autre
chose qu'une réprimande et que, ne sachant ni boire ni
conduire, on lui enlèvera son pouvoir d'écraser à défaut de
lui enlever sa soif d'apéritifs.

Vendredi Nous avons aujourd'hui un nouveau mi-
nistère. M. Gaston Doumergue a quitté
le pouvoir dans des conditions qu'on s'accorde à déclarer
inaccoutumées. Il paraît même qu'à la suite de cette dé-
mission, un vent de panique a secoué la Chambre. Des
trembleurs, se rappelant les journées de février, regardaient
avec inquiétude du côté de la Concorde, tandis que des
alarmistes couraient Paris, annonçant l'émeute et la bagarre.
Mais non ! M. Doumergue est parti. M. Flandin est arrivé
sans que le peuple de Paris se départît de son calme. Les
journaux qui, en janvier dernier, publiaient chaque matin
un appel aux manifestants se sont tus sagement, et M. Lan-
geron n'a pas eu à descendre dans la rue pour y rallier ses
troupes. Rien n'est plus rassurant pour l'avenir, si difficile
que soient les jours qui nous attendent, et l'on aurait voulu
démontrer qu'un foyer de désordre avait été détruit au soir
du 6 février que les choses ne se fussent pas passées autre-
ment.

Samedi Revenant de Chalon, M. Claude Guignard, mar-
chand de bestiaux, traversait en auto le bois
des Petits-Bragny, quand il vit une bicyclette couchée au tra-
vers de la route. Il arrêta sa voiture. A ce moment, tel le
héros au sourire si doux, il lui sembla dans l'ombre en-
tendre un faible bruit. Pour être marchand de bestiaux, M.
Guignard n'en est pas moins l'ami des hommes. Il mit pied à
terre pour courir au secours du pauvre blessé. Mais l'autre,
au même instant, surgit hors d'un fourré, comme une bête
bondissante, et lui porta un coup de matraque à la tête.
Quand il revint à lui, M. Guignard vit sa voiture immobile,
qui n'avait point fait un écart en arrière, mais la bicyclette
et son portefeuille contenant 4.100 francs avaient disparu.
Il gagna alors Messey-le-Bois, où il s'arrêta dans un café
pour téléphoner à son houndard fidèle, en l'espèce à la gendar-
merie, puis se tournant vers le mastroquet : « Donnez-moi
tout de même à boire », dit M. Guignard.

Dimanche Au lendemain de l'assassinat du roi
Croatie et habiter Paris. Une vingtaine de compatriotes du
meurtrier, aussi innocents du crime de Marseille que l'agneau
du fabuliste, furent alors arrêtés et incarcérés sans autre
forme de procès. Nul délit n'était relevé contre eux et aucune
instruction ne fut ouverte. C'étaient pour la plupart des gens
paisibles, malgré les idées politiques qui les avaient con-
traints à s'expatrier et à demander asile à la France ; quel-
ques-uns se sont mariés chez nous et appartiennent à des
associations légalement reconnues. Ils sont tout de même
demeurés un mois enfermés. Trois avocats, mousquetaires
en robe noire sous la conduite de M. Philippe Lamour, ont
enfin obtenu leur libération. Mais ils vont être conduits à
la frontière. « Ils n'ont rien fait ! » crient les avocats. « Si
ce n'est eux, c'est donc leurs frères ! », répond le loup ad-
ministratif. Ah ! ma patrie ! je n'aime pas que vous fassiez
le loup, même par raison d'Etat !

FAITS DIVERS

LA MAISON MAUDITE



ALGER (de notre correspondant particulier).

BOUZARÉA, haut perché sur la colline, domine Alger qui s'endort, les ruelles de la Kasbah qui croulent jusqu'à la mer, les transats qui étincellent de mille feux, dans la rade.

En haut d'un chemin creux, à quelques mètres à peine de la grand'rue, près de l'hôtel Bellevue, une petite maison laisse filtrer par ses vitres salies une faible lumière.

Elle est bien misérable, cette bâtisse aux murs décrépis que le soleil ne dore plus à cette heure crépusculaire. Elle prend, dans l'ombre qui descend, un aspect tragique.

Poussons la porte : une chambre qui sent la misère, tapissée de toiles d'araignées, au plafond crevé. Et, dans un coin, sur un grabat, faiblement éclairé par trois bougies, un cadavre. Dans une pièce voisine, deux autres cadavres...

Il y avait bien quarante années que Jacques Genesta habi-

taut cette maison avec son frère, Antoine. Ceux-ci s'entendirent bien jusqu'au jour où, par le jeu d'un testament, la propriété échut à Antoine. Jacques en conçut une secrète jalousie et se mit à boire. La vie devint impossible dans la maison de Bouzaréa. La haine habitait le cœur de ses locataires.

Jacques sous-loua une partie de l'habitation à M. Séguy, électricien à l'Ecole Normale, qui vint y habiter avec sa femme, ses enfants et sa belle-mère, Mme Camps, soixante-cinq ans. Puis, bientôt, Antoine leur céda la maison contre une rente viagère et la promesse de le loger et le nourrir jusqu'à son dernier jour.

Et la colère de Jacques Genesta éclata. Dans la maison maudite, il n'y eut plus que disputes continuelles, menaces, batailles... Cela dura plusieurs années.

Un soir, à bout de haine, Jacques décida d'en finir. Il monta au premier étage de la maison, s'installa à la fenêtre, un fusil à la main. L'effrayant affût commença.

La première personne qui sortit dans le jardin fut Mme Séguy. Sans se presser, Genesta épaula, puis tira. Atteinte au sommet du crâne, Mme Séguy s'effondra sans un cri, sans une plainte, parmi les chrysanthèmes dorés des massifs.

Mme Camps accourut au bruit de la détonation et voulut secourir sa fille. Un second coup de feu claqua, et un corps roula sur la terre.

Alors, satisfait de sa vengeance, Jacques Genesta appuya son front contre la gueule du fusil, et pressa la gâchette...

Raymond FAOUEN.

L'HERMITE AUX MILLIONS

ALEXANDRIE (de notre correspondant particulier).

C'ÉTAIT un vieil homme de quatre-vingt-six ans. Il s'appelait Aziz Bichar, mais on l'avait surnommé dans tout Moharrem Bey, cette riche et aristocratique banlieue d'Alexandrie : « L'ermite aux millions ».

Il vivait seul dans sa luxueuse villa. Pourtant, il avait une nombreuse famille. Mais — à la suite de quels dissensions ? — il serait intéressant de le savoir — il se brouilla avec sa femme et ses filles et ferma sa porte à tous ses parents et ses amis. Il n'avait conservé de tendresse que pour une fille qui, hélas ! avait abandonné la religion orthodoxe dans laquelle il vivait, pour prendre la voile et vivre en recluse, dans un monastère catholique.

Riche de plus de quatre millions, il avait décidé de faire de sa préférée son unique héritière, mais à condition qu'elle promît de ne plus jamais revoir sa mère ni ses sœurs. Mais la jeune religieuse n'aspirait plus aux richesses de ce monde et refusait de vendre — fût-ce au prix de cet or — le profond

amour qu'elle avait pour tous les siens.

Alors, « l'ermite aux millions » se calfeutra dans sa maison, parmi ses riches collections de tapis rares, de statues précieuses et de trésors archéologiques inestimables.

Mais l'inquiétude le tenaillait : — Il m'arrivera malheur ! disait-il souvent au lieutenant Jones, sous-directeur du Service du Trafic au gouvernement d'Alexandrie, qui était l'unique voisin avec lequel il consentait à frayer. Vous verrez que je serai assassiné !

Une fois déjà, il avait été attaqué au crépuscule, près de sa villa. Quels étaient ses mystérieux agresseurs ?

— Je suis sûr que je vais être assassiné, dit-il un soir.

Le lendemain, on ne le vit pas. Ni le jour suivant. Au troisième matin, le lieutenant Jones, inquiet, comprit que la mort avait passé chez Aziz Bichar. Il prévint la police.

Au bas de l'escalier de service, on découvrit le cadavre de « l'ermite aux millions ». Il avait été assommé, puis étranglé à l'aide d'un bas de soie... Un bas de femme !

Maurice LEBRUN.



Aziz Bichar « l'ermite aux millions » ayant le pressentiment qu'il serait assassiné, ce qui advint, vivait calfeutré dans sa somptueuse villa (ci-dessous) de Moharrem Bey.



CE QUI SE JUGE

Film de la semaine, par Pierre Bénard

Lundi Les jurés, à défaut d'autres textes, mettent en pratique la loi des compensations. C'est une façon à eux de peser les causes dans les balances de la justice. Ainsi comparait devant eux Marcel André, peintre en bâtiment. Marcel André, si l'on en croit l'acte d'accusation, buvait plus qu'il ne peignait. Et il battait sa femme lorsqu'il avait trop bu. Le 12 mai dernier, dans la soirée, il la tua d'un coup de couteau. Le drame se déroula 3, rue Marcel-Sembaat. Marcel André raconta d'abord que sa femme s'était suicidée. Puis il avoua son crime. Les jurés de la Seine, après plaidoirie de M^e Ignace, l'ont condamné à cinq ans de prison. Mais avec le bénéfice de la loi de sursis. En effet, la semaine précédente, les jurés avaient acquitté deux femmes qui avaient tué leurs maris parce qu'ils buvaient trop. Cette fois, ils ont accordé le sursis à l'ivrogne, sans doute à titre de compensation. A la vérité, il n'y a que les victimes qui n'ont jamais droit au sursis.



Marcel André, assisté de son avocat, M^e Ignace.

Mardi Dans la nuit du 21 au 22 mai dernier, Francesco Bonato, né de parents italiens dans le Schleswig-Holstein, se trouvait dans un café de Strasbourg, à l'enseigne des « Folies-Bergère ». Le noir Ba-Souleyman, originaire de la Guinée française, y pénétra à son tour. Une querelle s'éleva bientôt entre les deux hommes, et Bonato tira plusieurs coups de revolver sur le nègre qui s'écroula, mort. La Cour d'assises du Bas-Rhin a condamné Bonato à cinq ans de travaux forcés, ne retenant contre lui que le délit de coups et blessures ayant entraîné la mort sans l'intention de la donner. En effet, Bonato était noir comme du cirage quand Ba-Souleyman entra dans le café. Bonato offrit un bock que Ba-Souleyman refusa. Vexé, Bonato rétorqua : « En voilà un qui me cirera les chaussures. » A quoi Ba-Souleyman répondit du tac au tac : « Tu pourras bien cirer les miennes. » Alors, le revolver parla. En somme, un drame à propos de bottes...



Pour un rien, à Strasbourg, Bonato devint meurtrier.

Mercredi Agnès Fey, Sarroise de petite taille et de santé mauvaise, avait comme amant un grand Russe, Michel Kouprianoff. Grâce à ses économies, Agnès Fey avait acheté, à Boulogne-sur-Seine, un fonds d'épicerie-débit de vins. Michel Kouprianoff, qui était très altéré, buvait le fonds avec ce mépris de l'avenir et de la verrerie qui est un des charmes de l'âme slave. Le 2 décembre, jour des coups d'Etat, il fit un coup d'éclat. Ayant bu encore plus que de coutume, il menaça Agnès Fey. Il se pencha vers elle et tenta de l'étrangler. Alors, elle tira sur lui et le tua. Elle a été acquittée. En effet, l'avocat général Gaudel, ayant reconnu la légitime défense, avait abandonné l'accusation. L'avocat général Gaudel est un magistrat curieux. C'est lui qui, déjà, avait décidé le non-lieu dans l'affaire Almazian. Cet homme préfère la justice à un joli total de condamnations. Parce qu'il occupe le siège du ministère public, il ne se croit pas obligé d'accuser envers et contre tout. Dans le métier d'avocat général, c'est un original.



Agnès Fey défendit sa vie en tuant Kouprianoff.

Judi Elle était la femme d'un ouvrier plombier. Elle était malheureuse en ménage, encore qu'elle eût espéré trouver le bonheur intégral dans le mariage. Son mari, chômeur, dépensait la plus grande partie de son indemnité de chômage au café. Le 27 mars dernier, elle alla le relancer dans le petit bar de Bagneux où il se trouvait. « Rentre, dit-elle, les enfants ne vont pas bien. » Il répondit : « Va-t'en. » Alors, elle se révolta, et, sortant un revolver, elle menaça : « Si tu ne rentres pas, je te ferai marcher avec ceci. » « Fous-moi la paix ! » fut la réponse. Elle sortit. L'homme la suivit, mauvais. Elle fit feu. Blessé au ventre, il eut encore la force de lui donner deux gifles. Huit jours après, il mourait. « J'ai eu peur quand je l'ai vu se diriger sur moi, expliqua-t-elle aux jurés. Je ne voulais pas le tuer. Je ne sais pas comment le coup est parti. » Elle s'appelait Suzanne Guigne. Elle était défendue par M^e de Vésinne-Larue. Elle a été cependant acquittée. Deux guignes, en effet, quelquefois s'annulent.



M^e de Vésinne-Larue fit acquitter Suzanne Guigne.

Vendredi Une dame délaissée par son mari, qui avait choisi justement la soirée du 31 décembre pour partir à la chasse, avait décidé de ne pas passer, solitaire au coin du foyer, cette nuit de réveillon. Elle se rendit à Montmartre et entra dans un bar fréquenté par des barbeaux. Grossièrement insultée par l'un d'eux, elle fut chevaleresquement défendue par un autre. Emue de ses sentiments généreux qui lui rappelaient les meilleurs romans du genre, la dame emmena chez elle son noble défenseur, accompagné de deux amis. On s'abîma le champagne et on dansa. Mais quand, au petit jour, les trois hommes s'en allèrent, la dame accueillante constata qu'ils avaient emporté, sinon sa vertu, du moins ses bijoux et son argent. Ces trois individus, Jules Gallot, dit « le Balafre », Maugis et Maurin, ont été condamnés, les deux premiers à cinq ans, le troisième à deux ans de prison. En la quittant, les trois danseurs avaient souhaité à la dame : « Bonne année. » Celle-ci a pu leur dire, à son tour, avant qu'ils partent en prison : « Bonne Santé ! »



Ils abandonnèrent la dame abominablement ivre.

Samedi Henri Schwann avait un frère. Celui-ci s'est suicidé à cause de sa maîtresse, Marie-Louise Mollard. Mais Henri Schwann n'a jamais voulu admettre ce suicide. Pour lui, son frère a été tué. Ce sentiment, peu à peu, s'est imposé à lui. Il est devenu rapidement une idée fixe. Alors, un jour, poussé par une force irrésistible, il est allé sonner au logis de Marie-Louise Mollard. Elle a ouvert la porte. Il l'a abattue d'un coup de revolver. Rarement procès fut aussi émouvant. Le mari de la morte, époux bafoué, mais qui a conservé dans son cœur l'amour de celle qui n'est plus, est venu à la barre. Et aussi le père Schwann, qui pleure son fils mort et qui supplie qu'on lui rende celui qu'on va juger. Henri Schwann, après une plaidoirie de M^e Raymond Hubert, dont c'était la rentrée au Palais, a été condamné à cinq ans de réclusion. Deux morts, un frère trop affectueux en prison, un mari déchiré, un vieux père seul à son foyer vide... c'est l'amour qui est passé par là...



Par sentiment fraternel Schwann tua Marie-Louise.

Dimanche Pour remédier à l'encombrement des rôles et pour hâter la marche des affaires — ce qui, vraiment, ne serait pas dommage, car il est des procès dont il semble qu'on ne verra jamais la fin — il avait été décidé que certaines Chambres civiles ou correctionnelles siègeraient le matin. Réforme qui n'avait pas été du goût de tout le monde, de nombreux avocats estimant que les matinées leur étaient nécessaires pour recevoir la clientèle et mettre au point les dossiers à eux confiés. En effet, M^e Robert Bos et Lionel Nastorg viennent de transmettre au Préfet de la Seine des pétitions signées de huit cents avocats à la Cour d'Appel de Paris, qui demandent que le département fasse diligence afin que de nouvelles salles soient mises en état et qu'ainsi on supprime les audiences du matin. Les avocats ne les aiment pas et prétendent que l'expérience les condamne. A la vérité, on les comprend. Le matin, ils risquent que la justice se soit levée du mauvais pied et comme, déjà, elle est boiteuse...



Les avocats s'élèvent contre les audiences du matin.

Budapest (de notre envoyé spécial).

C'EST bien la Hongrie de 1934, le sévère et prosaïque tribunal de Pest, les juges en veston, l'accusé en complet bleu marine et, dans la salle, un public terne où, çà et là, les mouchoirs noir et blanc des paysannes de la « Puzta » mettent une note rustique. C'est bien une Cour d'assises qu'éclairent des boules électriques laiteuses et un jour avare qui pleut par le haut vitrail. C'est bien le vieil empereur Frantz-Joseph, dont le buste en plâtre est placé derrière le président qui domine ces débats.

Oui, c'est bien tout l'appareil d'une justice sans décorum.

Mais, qu'on ne s'y trompe pas ! Le décor n'y fait rien. Quelque chose d'éternel se fait jour sous les apparences. Ce procès de Sylvestre Matuska, dynamiteur de trains, c'est le procès d'un possédé du diable, instruit devant l'Officialité.

Les moindres propos qui se tiennent ici nous ramènent à des temps très anciens. C'est en vain que le Docteur Marton, qui préside et conduit l'interrogatoire, veut fuir, par toute sa personne débonnaire, les ressemblances féroces avec Don Ximénès ou Torquemada. Dès que l'accusé ouvre la bouche, c'est la Sainte Inquisition qui s'évoque. On voudrait en faire un voleur se

disposant à griller les wagons-poste, ou un agitateur politique vengeant sur la société bourgeoise ses amertumes et ses révoltes. Mais cet homme, chargé de vingt-deux cadavres, de cent soixante blessés, de quatre attentats monstrueux, n'a jamais pris un centime à quiconque, n'a jamais fait de politique extrémiste...

Ce qu'il a fait ?

— J'ai obéi à Léo.

— Qui est Léo ?

— Léo, c'est le diable. C'est Satan...

LE DÉMON DE L'ATTENTAT



Quand grandit l'obsession

Matuska, né à Csantavér, bourgade aujourd'hui yougoslave, fut cependant un doux garçon. Ses professeurs — ils sont très nombreux — viennent l'affirmer. Mais un maître lui a dit : « Tu n'es rien, mais tu es un homme ». Il n'a jamais ce qui se cache derrière un enfant ? A l'époque où, très docile, le petit Sylvestre semblait s'assimiler la discipline du programme des études, il était déjà à un camarade :

— Je ne conçois pas qu'il puisse exister un spectacle plus beau qu'une explosion par nuit bien noire !...

Et, quand la fête de l'empereur arrivait, le petit Matuska était le premier aux feux d'artifice. Il trépignait d'enthousiasme ; il se précipitait, les fusées et les soleils une fois lancés, sur leurs carcasses noircies, et respirait avec une joie sauvage l'odeur de poudre et d'incendie qui s'en exhalait.

Tout ceci, un témoin de ses jeunes années nous le rapportera.

Un jeune enfant qui aimait la gloire, la poudre, le feu ; un gamin affolé d'impuissance et d'orgueil qui aurait voulu toujours, tout, être le premier ; un adolescent qui rêvait les grands destins des conquérants. Ses dieux ? Tamerlan, Gengis-Khan, Attila qui fonda la Hongrie et dont quelques familles princières se vantent encore de descendre, Napoléon...

Comme ce début du siècle dut lui paraître orne ! Quelle époque sans grandeur, sans arts d'armes, sans passion ! Un avenir de marchand, voilà ce qui l'attendait ; seule la

au front garni de rides profondes, aux yeux luisants sous d'épais sourcils. De son véritable nom, il s'appelle Jean Kiss. C'est un homme de Transylvanie, établi à Budapest, où il vit de son art, guérisseur, hypnotiseur, philosophe forain. Une grande renommée l'entoure. Il passe pour prévoir l'avenir. Il ramène, repentants, les amants au logis des délaissées. Et réciproquement !

Devant l'enfant de onze ans qu'est Matuska, crédule et facilement ébloui, c'est tout le merveilleux du monde qu'il déploie. Encore aujourd'hui, le misérable en reste éberlué :

— Il pouvait tout ! Il commandait à toutes choses. Pas de pesanteur pour lui. Pas de lois. Il voyait à travers les corps. Il se faisait obéir par la matière. Un être merveilleux !...

Et voilà que cet être merveilleux s'approche du petit Sylvestre ! Qu'il le regarde ! Qu'il lui parle !...

— Prends ceci.

Ceci, c'est un revolver. Jamais Matuska n'en a touché un. Qu'en fera-t-il ?

— Prends ! dit Léo. Mets tes doigts ici et là. Maintenant, vise-moi. Vise bien. Et tire !...

Eperdu, tremblant, hors de lui-même, Matuska tire, tire encore. Les détonations lui semblent terribles. La fumée de la poudre le suffoque. Il vide le barillet. Et cependant Léo, là-bas, ne tombe pas. Léo rit, dans un nuage de poudre. Avec ses mains prodigieuses, il semble attraper au vol les balles de l'arme. Et quand il n'y a plus de balles dans le pistolet, Léo les montre, toutes les six, au creux de sa main.

Tout le monde rit, applaudit. Mais Matuska, lui, ne rit pas. Il a compris : cet homme invulnérable est un envoyé de Dieu.

Dieu ou Diable ?

De Dieu ou de Satan ? Peut-on savoir ? Sylvestre Matuska a vite fait de se rendre à l'évidence. Il a onze ans, âge dangereux où les démons de la chair commencent à apparaître aux enfants.

— Matuska, dit pudiquement un de ses anciens surveillants de dortoir, avait de mauvaises habitudes.

Et l'accusé dit lui-même :

— Je voulais être prêtre. Mais, à onze ans, je tombai dans le vice. C'est Léo qui m'y a entraîné.

Le vrai Léo ? Le prestidigitateur ? Non ! Son double, son reflet, celui que Léo envoyait, la nuit. Car le magicien n'abandonnait plus l'esprit faible de Matuska. Il pouvait bien être retourné à Budapest : son esprit était resté là. C'était le Diable. Adieu, le séminaire !

Et, dès lors, toutes les circonstances troubles d'un éveil de la puberté, les mauvaises lectures, les fréquentations douteuses, les premiers pièges du vice, la première chute de la chair, tout fut attribué par Matuska à l'esprit de Léo.

Il le voit partout...

— J'ai connu un Léo qui était professeur à Győr, un autre qui tenait à Pest un café de femmes, un troisième qui était prêtre. Car il prend tous les aspects. Il y en a eu un au Vatican, qui travaillait à la perte de l'Eglise : celui que vous appelez le pape Léon XIII...

Offusqué, le juge Marton interrompt l'accusé :

— Vous manquez de respect à l'Eglise.

— C'est faux ! hurle Matuska. Je la défends contre les entreprises du Démon.

En 1912, il est appelé sous les armes. Il trouve un nouveau Léo dans son sergent ; un autre, dans son capitaine. Il est, au surplus, un bon soldat, puisque, en 1914, quand la guerre éclate, il est sous-officier.

Il part avec son régiment pour le front de Transylvanie. Il va combattre contre les Russes. L'avance de Rennenkampf est considérable. L'armée autrichienne se replie. On doit, pour retarder l'avance de l'ennemi, faire sauter les ponts, les viaducs, les ouvrages d'art...

Or, Matuska est sous-officier, bientôt sous-lieutenant du Génie.

L'apprentissage de l'attentat

En trois mois de campagne, Matuska, avec les sapeurs de sa section, a fait sauter dix ponts, viaducs et autres ouvrages. Il y déploie une science et une ardeur qui le font

remarquer de ses chefs. Il est cité, décoré. C'est un héros de l'explosion.

— Léo m'apparaissait chaque jour. Il me disait : « Tu seras célèbre, Matuska ! Le monde entier connaîtra ton nom. » Et il me donnait des conseils pour bien faire ma besogne.

Cette partie de sa vie hantera sans cesse Matuska. La paix revenue, il en reparlera toujours. Un de ses parents m'a dit :

— Nous le blaguions de sa marotte et de le voir se perdre dans les détails pour expliquer la meilleure manière de disposer une mine et de faire sauter une sape !

A certaines réponses qu'il eut, j'ai été amené à conclure que l'accusé ne fait pas encore, aujourd'hui, une juste discrimination entre ce qu'il crut être son devoir, pour lequel on l'honora, on le décora, et ce qui devint d'horribles forfaits, pour lesquels on veut le pendre.

Entre la guerre et la paix, Matuska ne fait pas une claire différence. Il a vu son village natal devenir yougoslave ; l'Autriche démembrée ; le terrorisme de Bela Khun sévir sur la Hongrie et tomber dans des flots de sang ; puis, la Terreur Blanche lui succéder. Il a connu Vienne durant la grande faillite de 1920 ; il a suivi, de toute son attention de malade mental, les événements d'Europe, le crime politique, les partisans factieux devenant chefs d'Etat, la lutte du communisme russe contre le monde. Dans cette faible tête désemparée, tout se mêle : Mussolini, Hitler, Bela Khun, Trotsky, l'assassin de Doumer... Il en fait un horrible mélange et il se joint à tout cela, lui, Matuska, qui ne peut pas être moins illustre que tous ces gens-là !

C'est alors que, après avoir essayé d'être riche — et presque y être parvenu ! — par le négoce, au cours d'une existence désordonnée, où on le voit toucher à tout, être successivement, de 1920 à 1930, carrier, lamineur, épicière, contrôleur fiscal, maçon, peintre, entrepreneur de transports, marchand de vins, exportateur de céréales, après avoir tâté de la vie bourgeoise, s'être marié, avoir eu une petite fille, c'est alors qu'on le voit entreprendre ce qu'il nomme son « grand dessein », entrer dans ce qu'il appelle, comme les historiens du Christ : sa vie publique.

Les crimes

Léo l'escorte toujours. C'est lui qui l'inspire, lui qui lui fait acheter ses explosifs, ses barres de fer, ses tubes. Il dresse tout un plan d'attentats. Le premier à Anzspach, en Autriche ; le second, à Jüterborg, près de Berlin ; le troisième, à Batorbagy, en Hongrie ; d'autres sont prévus pour Marseille, Vintimille, Varsovie, Belgrade. Dieu merci, on l'arrêtera avant.

Tous, tous ont lieu à des dates anniversaires symboliques : sa naissance, sa fête, son mariage, la naissance de sa fille, etc...

L'attentat autrichien le déçoit : pas de morts, pas de blessés, de simples dégâts matériels ! Celui de Berlin est déjà mieux : cent quatre blessés graves. Il augmente encore ses doses d'écrasite, perfectionne un dispositif d'allumage à distance. Et c'est, enfin, le viaduc de Batorbagy. L'explosion formidable dans la nuit noire, les trois wagons projetés dans le fond du ravin, et vingt-trois cadavres calcinés retirés des voitures en flammes !

On sait comment son délire même sur les lieux du crime, la passion sadique qu'il montra à examiner les victimes le démonstrèrent à la police.

Dans les neuf jours qui s'écoulèrent entre l'attentat et son arrestation, il se vautre dans la pire débauche, dépensa ses derniers sous avec des filles qu'il abrutissait de prières et de coups, avant de leur demander pardon, de se rouler à leurs genoux, ou de se ruer sur elles en proie à une frénésie désespérée.

Telle fut la vie de Matuska, le dynamiteur, le possédé du Diable, l'homme qui voulait égaler la gloire des grands conquérants, être célèbre dans le monde.

Il dit de lui-même :

— J'ai réussi. J'ai obéi. Je suis content.

Et, droit sous les lourdes chaînes dont la justice hongroise accable les criminels. Matuska, l'âme sereine, s'en va paisiblement vers son destin de monstre à face humaine.

Pierre SCIZE.



Pour sa femme et pour sa fille, Matuska fut un chef de famille sans reproche.



Matuska (marqué d'une croix) dans un groupe de soldats, sur le front transylvanien.



Sa témérité lui valut, au front, d'être élevé au grade de sous-lieutenant.



Déçu par ses premiers attentats, il fut comblé par la catastrophe de Batorbagy.



Sans sourciller, Matuska marche vers son destin de monstre à face humaine.

La Pègre errante

PECHON DE RUBY, « gentilhomme breton », avait neuf ou dix ans, dit-il, lorsqu'il s'enfuit de la maison de son père, parce qu'il craignait d'avoir le fouet pour on ne sait quelle sottise. Neuf ou dix ans, c'est bien jeune : accordons-lui un peu davantage : pour précoce qu'on fût, en ce temps-là, on ne l'était pas au point de se comporter tout à fait en homme dans un âge si tendre et d'être traité d'égal à égal, à neuf ans, par des gens aussi dépourvus de naïveté que ceux avec lesquels il vécut.

Il s'était mis d'accord avec un *mercelot*, ou mercier ambulant, un colporteur qui venait souvent proposer ses marchandises dans la maison, et, ayant volé cinquante-cinq sols à sa mère en partant, il comptait que l'homme lui permettrait d'être de moitié dans ses affaires. Mais le mercier se récria : sa balle, prétendait-il, valait quatre livres tournois.

— Je te ferai part aux affaires à concurrence de ce que tu possèdes, dit-il à l'enfant : attends seulement que nous ayons affuré les ripaux, rippes, milles et pechons qui attrimeront notre coesmeloterie pour de l'aubert huré.

Ici, je suppose qu'il expliqua à l'enfant, qui ne savait encore parler l'argot, que cela voulait dire : « Attends que nous ayons filouté les gentilshommes, demoiselles, villageoises et garçons qui échangeront notre camelote contre de gros sous. » Ensuite, il se mirent en chemin.

Ils allèrent en Poitou où, selon Daubigné, florissait alors « une gaillarde académie de larrons, n'en déplaise à la Gascogne ni à la Bretagne ». Ils avaient dessein d'y demeurer jusqu'après les vendanges : l'enfant, en effet, qui savait écrire, devait gagner gros à escarter, c'est-à-dire à noter pour les vignerons, à l'entrée des vignes, le nombre des charges de vin.

En somme, la nouvelle vie de Pechon lui semblait plaisante. Au bout de trois ou quatre mois de campagne, il avait déjà deux rusquins, une demi-menée de ronds, deux herpes, un broque et un pied, ce que tout le monde — n'est-ce pas ? — a déjà traduit par : deux écus, six douzains, deux liards, un double et un denier. Quand les paysans faisaient difficulté de les loger, son compagnon et lui, ils savaient bien se glisser pour se peaus-

ser dans quelque four, et qui fût encore chaud s'il faisait froid, ou tout au moins dans quelque pailler. Par les beaux temps, ils préféraient coucher sur le pelardier, c'est-à-dire dans quelque pré : ils y guettaient les poules, poulets et chapons qui perchent sur les arbres, près des maisons, le plus souvent dans les pruniers, et ils savaient attrimer l'ornie sans zerver, attraper la poule sans la faire crier, afin de la gousser ou fouquer pour de l'aubert, de la manger ou céder pour de l'argent. De temps en temps, aussi, ils prenaient part à quelque'un de ces festins où les merciers ambulants du pays se réunissaient lorsqu'un novice, un apprenti, devait être reçu dans la corporation au grade de *blesche* ou de *coesme*, selon sa capacité. Ainsi faisaient-ils bonne chère tous deux ensemble, chacun apportant ce qu'il avait gagné ou volé. Le seul point noir de cette vie pour Pechon de Ruby, c'était que son compagnon lui donnait la balle à porter à son tour, ce qui lui faisait grand mal aux épaules : cela devait, en effet, peser plus lourd qu'un sac de zouave de l'ancien temps, et pourtant !...

Après avoir été de la sorte jusqu'à Clisson, à six lieues au-dessous de Nantes, au Loroux et à Bressuire, ils étaient revenus en Poitou, lorsqu'un beau jour, à Mouchans, le mercier tomba malade. Alors Pechon résolut d'être habile homme et de montrer qu'il avait bien « commencé ». Laisant là son compagnon, il charge la balle sur son tendre dos, qui s'endurcissait à ce métier, et le voilà parti tout seul pour la foire de la Châtaigneraie, près Fontenay-le-Comte.

Il y fut abordé successivement par tous les *mercelots* qui s'y trouvaient, depuis les *pechons* (ainsi nommait-on ceux qui en étaient à leur première balle et à leur premier voyage) jusqu'aux *coesmelotiers* hurés, ou gros marchands qui ne portaient qu'au col. Car il faut savoir que les petits merciers, comme

A neuf ans, il s'était mis à vagabonder en compagnie de tous les «mercelots», porteurs de balle et voleurs de poules qui sillonnaient alors le pays.



les mendiants, même comme tous les métiers, étaient alors organisés en corporations. Nul ne pouvait exercer le métier de perruquier, par exemple, s'il n'était régulièrement affilié à la corporation des perruquiers ; ou celui de boucher, s'il n'avait passé un examen, démontré sa capacité et payé sa cotisation. Les *mercelots* venaient donc s'enquérir si le nouveau venu connaissait le jargon secret et les cérémonies de la confrérie ; maintenant qu'il allait seul, en effet, il lui fallait y être admis et surtout payer son droit d'entrée. Comme il parut assez qu'il n'entendait rien de baux, qu'il n'entendait rien au langage et aux rites, il dut payer un festin à ses supérieurs après la foire.

Sur la fin du souper, le plus ancien se leva et fit cette harangue :

— Coesmes, blesches, coesmelotiers et pechons (1), le pechon qui ambieonosis qui sesis ont fouqué la morfe, il a limé en ternatique et gournitique et son an ja passé d'enterver, autrement dit (ce n'est pas facile à traduire) : l'apprenti qui a mangé le repas avec nous, il a travaillé en ternatique et gournitique (?) et fini son année d'apprentissage.

Là-dessus, on appela le novice, on lui dit d'ôter son chapeau, de lever la main et de jurer, sur la foi qu'il avait présentement, quelle qu'elle fût (il pouvait être papiste ou huguenot), qu'il ne révélerait pas le secret

(1) Dans la hiérarchie des *mercelots*, les *pechons* étaient les apprentis ; les *novices*, les *blesches*, les *coesmes* et les *coesmelotiers*, des merciers de grade de plus en plus élevé.

aux petits *mercelots*, à moins qu'ils ne payassent comme lui. Ensuite, on lui enseigna avec beaucoup de soin et d'attention divers trucs du métier : à charger d'une main la balle sur son dos, tout en se défendant, de l'autre, contre les chiens avec le bâton à deux bouts ; à faire tourner et sauter ledit bâton en disant : « J'attrime au passeligourd du tout » (Je chaparde, je dérobe à la perfection) ; enfin, à faire divers tours de bâton merveilleusement subtils, mais qui ne se peuvent comprendre que par l'expérience, comme la *quique habin* ou trompe-chien, le *faux montant*, le *bracelet*, l'*endosse*, le *couvrier* et le *rateau*. Bref, quand il revint à Mouchans et retrouva son compagnon, il était passé maître dans la corporation, ce dont l'autre se réjouit fort.

Un jour, en compagnie de plusieurs *blesches* et de *coesmes*, ils firent le projet d'aller coucher dans un bon village, où il y avait force volaille, mais aussi les plus méchants chiens du monde.

— Laissez-moi faire, dit l'un des *mercelots* qui était fort expérimenté ; ces chiens sont bien enragés, mais je les ferai taire et nous aurons le coq et toute la volaille du village si nous voulons, car je possède l'herbe qui guérit d'eux.

Là-dessus, il tire de sa balle quatre cornes de vache, deux de bœuf, deux de bœlier, et une potée de graisse de porc, mêlée de sabot de cheval en poudre, dont il emplît les cornes. Ils en prennent chacun une et arrivent au village par divers côtés ; puis, comme les chiens commencent de s'exciter, ils leur jettent les cornes, dont ces bêtes font bonne chère ; et pendant ce temps ils enlèvent ce que bon leur semble autour du village, après quoi ils enfilent promptement le chemin de la ville prochaine... Ici, arrêtons-nous pour constater qu'il est peu probable qu'aujourd'hui cette recette aurait tant de succès dans le monde canin : saindoux et poudre de corne, il y aurait bien un chien de ferme pour trouver le régal peu relevé et donner l'alarme ; mais il est possible que les chiens, animaux méprisés de nos pères, fussent au seizième siècle plus affamés et donc moins difficiles qu'aujourd'hui.

A la ville, le compagnon de Pechon était amoureux de la servante d'une taverne borgne où tous deux logeaient souvent en venant de Clisson et où il leur en coûtait deux liards pour un grand lit. Le soir, la chambrière vient coucher avec son amoureux. Il dormait : elle se met contre Pechon. Celui-ci n'avait jamais *rivé le bis*, mais il l'avait bien vu faire : il resta d'abord étonné ; puis il s'aventura et, si son *chouard* eût été ce qu'il devint plus tard, elle s'en fût mieux trouvée, encore qu'elle le jugeât assez bon petit gars. Le compagnon se réveille et se met dessus, et Pechon de dormir...

— Je ne sais si je perdis ce qu'on appelle pucelage, car je pensai m'évanouir d'aise, assure-t-il.

Au matin, les merciers partirent pour Clisson et, quand ils s'approchèrent de la Loire et de leur pays, son compagnon et très bon ami s'enfuit en emportant son argent, et ne lui laissa que huit sols. Un autre compagnon qu'il avait s'en alla chez son père, tout près de là, tellement qu'il demeura volé et seulet. Heureusement, il avait rencontré à Clisson une troupe de gueux ou mendiants qui surpassaient de mille coudées les *mercelots* en bonheur, subtilité, discipline et organisation, dont ils ont plus qu'il n'y en a dans toute la république de Venise. Il s'était lié d'amitié avec quelques-uns des plus signalés de ces gens-là, et il apprit beaucoup durant les neuf mois qu'il vécut avec eux : car il ne voulait entendre parler de retourner dans son pays, craignant le fouet qu'il méritait bien.

(A suivre.)

Jacques BOULENGER.

BON - NATUREL - SAIN

BYRRI
PARFAIT TONIQUE



Toujours glacée !

J'avais toujours froid. Été comme hiver. Mon sang circulait mal, et j'étais toujours lasse, au coucher comme au réveil. J'attrapais rhume sur rhume. Une voisine qui avait été comme moi, me conseilla de faire une cure avec un nouveau fortifiant. J'ai essayé le Vin de Frileuse. C'est sûrement le plus fort des fortifiants. Au bout de 5 jours je me sentais déjà mieux. Pendant 3 semaines j'ai fait une cure, et maintenant je suis une toute autre femme. Votre pharmacien vend 6 francs le flacon de ce nouveau produit qui ne donne pas de coup de foudre parce qu'il est garanti sans coca, et dont les résultats sont durables grâce à l'Extrait de Madagascari et aux vitamines des zestes frais d'oranges. Vous le versez dans un litre de vin rouge et vous en prenez un verre avant chaque repas. Faites-en l'essai dès aujourd'hui, vous ne le regretterez pas.

vin de
Frileuse
le plus fort des fortifiants

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 84.102 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 84.107 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 84.112 : Carrières administratives.

Broch. 84.119 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 84.129 : Emplois réservés.

Broch. 84.135 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, constructeur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 84.140 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 84.142 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres). Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 84.148 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 84.154 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 84.159 : Marine marchande.

Broch. 84.170 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 84.166 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figures de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 84.177 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chimiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retocheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorat).

Broch. 84.189 : Journalisme ; secrétariats. — Eloquence usuelle. Rédaction littéraire.

Broch. 84.190 : Cinéma : scénarios, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 84.196 : Carrières coloniales.

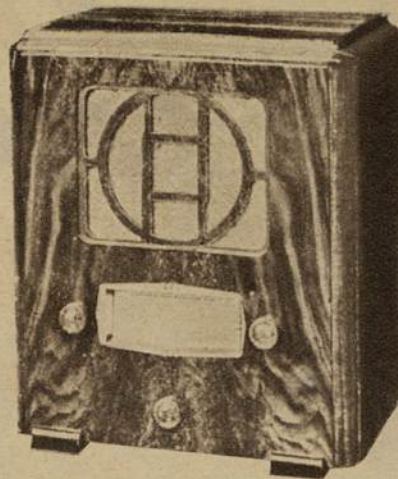
Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd. Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

UNE POITRINE IMPECCABLE
c'est le secret du **SEX-APPEAL**



l'offre gratuitement recette facile (sans danger) pour obtenir en secret et rapidement sans rien absorber, développement ou raffermissement des seins (bien dire le cas). Il sera répondu, sous pli fermé, à toutes les lettres.

Écrire en citant ce journal à M^{me} Reine LARGIER
12, Rue Daubigny, PARIS (17^e)



Ce poste 6 lampes pour 10 francs
Caractéristiques générales :
Superhétérodyne 6 lampes - Antifading intégral.

L'Académie des Concours

en collaboration avec le constructeur LARRIEU, 67, rue des Périchaux, Paris, présentent un GRAND TOURNOI doté de 35.000 francs de prix, dont 30.000 en espèces et 5.000 constitués par 4 appareils de T. S. F. de l'excellente marque LARRIEU.

Voulez-vous connaître les finesses de la langue française ? Participez à ce tournoi, amusant, instructif.
Question unique. — Trouver les mots répondant aux définitions.
Gagnant du premier prix, le concurrent qui aura présenté une solution absolument conforme à celle déposée en nos bureaux, 196 bis, avenue de Versailles, Paris (16^e), sous enveloppe scellée, avant la publication du tournoi.

Gagnant du premier prix : 10.000 francs en espèces
— des 2^e et 3^e prix : 2.500 —
— du 4^e au 7^e : 1 poste secteur 6 lampes LARRIEU
— du 8^e au 22^e : 500 francs en espèces
— du 23^e au 52^e : 250 —

Les 100 premières réponses parvenues à nos bureaux avant le 22 novembre, 17 heures, seront copropriétaires de cinq billets de Loterie Nationale, 5^e tranche. (Sauf pour la Belgique.)

Le classement s'effectuera suivant le nombre de fautes.

Dernier délai de réception : 5 décembre.

Ouverture de la solution : 7 —
Résultats : 15 —
Envoi des prix : 22 —

PAST — UR
— O — — ABLE
— S — — LANT
— T — — ION
— V — — ER
— E — — I — E — E
— — — GRAPHE
— — — R — — ALE
— — — I — — NER
— — — B — — UE
— — — P — — REL — ER
DE — — — QUER

Qui garde les moutons.
Que l'on peut compter.
Qui a le caractère d'un sifflement
Action de corriger un texte.
Mortifier.
L'ancêtre le plus éloigné de la bicyclette.
Appareil avec lequel on peut communiquer.
Particulière au roi.
Marcher en piétinant.
Chèvre.
Lever avant partage.
Enlever d'un parc.

PAT — — — E —
— — — O — — ER
— — — A — — ILLONS
— — — F — — E —
— — — N — — — E — — E
— — — C — — HO — — ER
— — — A — — R — — O — — E —
— — — — — R — — GUER
— — — — — T — — X — ER

Jeune garçon qui livre la pâtisserie.
Remuer profondément la terre avec la charrue.
Mailles d'une chaînette.
Ville et port du Maroc.
Élément.
C'est une salutation.
Qui ressemble à la neige (au féminin).
Donner un choc, heurter.
Chat dans le langage des enfants.
Petit garçon.
Braver avec insolence.
Mettre un impôt.

Droit de participation au concours : 10 francs par solution, qui peuvent être acquittés par mandat-poste, timbres ou espèces. (Pays étrangers, équivalence des francs français.)

Adresser solutions et droits de participation à ACADEMIE DES CONCOURS, 196 bis, avenue de Versailles, Paris (16^e).

Un même concurrent peut envoyer plusieurs solutions pour lui et sa famille.

Tous les mots utilisés figurent au nouveau Petit Larousse Illustré.

J'ai choisi !
Je me rase sans savon ni blaireau
et n'emploie que la
CRÈME RAZVITE
Incontestablement supérieure à tout
BON GRATUIT
à adresser à RAZVITE (Bois Colombes) pour recevoir un tube qui vous convaincra.

TIMBRES-POSTE

Gratuits : 21, Malaisie, Roumanie, Chine, Egypte, Afrique, etc. et 1.000 charnières, contre envoi de cette annonce. Cette prime de réclame est accompagnée des échantillons de nos feuilles de timbres à choisir à des prix sans concurrence. Amateurs juvéniles s'abstenir. Reklame-Verlag, Dépt. 96, Rothenburg. O. Thr. Bavière (Allemagne).

Promettre peu et tenir beaucoup...

Voir ou écrire avec timbre à Mme Bénard, 46, rue Turbigo, Paris. Réponses précises sur tous sujets, passé, présent et avenir. Des dates sûres, conseils et ce que vous réserve 1935 mois par mois.

20 fr. le 100 adresses, à copier à la main et gros gains à Corr. Sans frais. Modèle trav. gratis. Ets SPIREX, BIARRITZ.

Sage-Fem.

Dipl. F. M. P. Pens. Cons. Hte Hre 92, rue St Lazare (9^e) Discr.

M^{me} PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopia qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE
14, rue de Turin, 14, Paris. « M^{me} Liège ou Europe ».

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

CONSULTEZ M^{me} Thérèse Girard, voyante, célèbre par ses prédictions et ses conseils, médaillée, diplômée, 78, av. des Ternes, Paris, cour 3^e ét. sauf samedi et dim.

J'AI MAIGRI EN 8 JOURS DE 2 KILOS
(sans rien absorber)
m'a écrit une correspondante j'offre gratuitement recette facile, sans danger pour maigrir, en secret, entièrement ou amincir à volonté la partie désirée : bajoues, hanches, chevilles, seins, etc. Envoi discret sous pli fermé. Écrire en citant ce journal à M^{me} R. LARGIER, 12, Rue Daubigny, Paris (17^e).



ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES

ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)

Brochure gratuite sur demande

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

Jouez chez vous au BILLARD "ALFA"
à bandes caoutchouc
Grande Nouveauté de la Saison !
Jeu passionnant pour Petits et Grands
Pour faire connaître notre nouveau billard de table ALFA nous distribuons
2000 billards ALFA au prix sensationnel de **13^{fr.}** pièce
Commandez votre billard ALFA aujourd'hui même. Envoi contre remboursement ou mandat : Ets ALFA, 55, Fg Montmartre, Paris. Serv. A

FORCE SANTÉ VIGUEUR

par

Le BONHEUR et la JOIE au FOYER



par la SANTÉ.

L'ÉLECTRICITÉ

L'Institut Moderne du Dr. M.A. Grard à Bruxelles vient d'éditer un traité d'Électrothérapie destiné à être envoyé gratuitement à tous les malades qui en feront la demande. Ce superbe ouvrage médical en 5 parties, écrit en un langage simple et clair explique la grande popularité du traitement électrique et comment l'électricité, en agissant sur les systèmes nerveux et musculaire, rend la santé aux malades, débilités, affaiblis et déprimés.

La cause, la marche et les symptômes de chaque affection sont minutieusement décrits afin d'éclairer le malade sur la nature et la gravité de son état. Le rôle de l'électricité et la façon dont opère le courant galvanique est établi pour chaque affection et chaque cas.

L'application de la batterie galvanique se fait de préférence la nuit et le malade peut sentir le fluide bienfaisant et régénérateur s'infiltrer doucement et s'accumuler dans le système nerveux et tous les organes, activant et stimulant l'énergie nerveuse, cette force motrice de la machine humaine.

Chaque famille devrait posséder cet ouvrage pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé afin d'avoir toujours sous la main l'explication de la maladie ainsi que le remède spécifique de la guérison certaine et garantie.

C'EST GRATUIT.

Hommes et femmes, célibataires et mariés, écrivez une simple carte postale à Mr le Docteur M.A. GRARD, 30, Avenue Alexandre Bertrand, BRUXELLES-FOREST, pour recevoir par retour, sous enveloppe fermée le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs. Affranchissement pour l'étranger : Lettres fr. 1.50 — Cartes fr. 0,90

Le traité d'électrothérapie comprend 5 chapitres :

1^{re} PARTIE :

SYSTÈME NERVEUX.

Neurasthénie, Névroses diverses, Névralgies, Névrites, Maladies de la Moelle épinière, Paralysies.

2^{me} PARTIE :

ORGANES SEXUELS et APPAREIL URINAIRE.

Impuissance totale ou partielle, Varicocèle, Pertes Séminalles, Prostatite, Écoulements, Affections vénériennes et maladies des reins, de la vessie et de la prostate.

3^{me} PARTIE :

MALADIES DE LA FEMME.

Métrite, Salpingite, Leucorrhée, Écoulements, Anémie, Faiblesse extrême, Aménorrhée et dysménorrhée.

4^{me} PARTIE :

VOIES DIGESTIVES.

Dyspepsie, gastrite, gastralgie, dilatation, vomissements, aigreurs, constipation, entérites multiples, occlusion intestinale, maladies du foie.

5^{me} PARTIE :

SYSTÈME MUSCULAIRE ET LOCOMOTEUR.

Myalgies, Rhumatismes divers, Goutte, Sciatique, Arthritisme, Artério-sclérose, Troubles de la nutrition, Lithiases, Diminution du degré de résistance organique.



DETECTIVE

MONTMARTRE ROUGE

Yvonne Lesueur et Jeanne Nettle ont vécu, épouvantées, une nuit de bataille et de meurtre qui ensanglanta la rue Fontaine.

(Lire, page 7, les révélations de la dramatique enquête de notre collaborateur HENRI DANJOU.)